

Chevalier Bayard (Le), comédie héroïque en cinq actes et en vers libres

Auteur : Autreau, Jacques (1657-1745)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

92 Fichier(s)

Informations éditoriales

Représentation1731-11-23

Localisation du documentParis, Bibliothèque-musée de la Comédie Française ms. 107

Entité dépositaireParis, Bibliothèque-musée de la Comédie Française

Identifiant Ark sur l'auteur<http://ark.bnf.fr/ark:/12148/cb40401167z>

Flipbook de la Comédie française[Paris, Bibliothèque-musée de la Comédie Française ms. 107](#)

Informations sur le document

GenreThéâtre (Comédie héroïque)

Éléments codicologiques45 f.

Date1731-11-13 (visa de censure)

LangueFrançais

Lieu de rédactionParis

Relations entre les documents

Collection Chevalier Bayard (Le)

Cet ouvrage a pour édition approuvée :

[Chevalier Bayard \(Le\), comédie héroïque](#)

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Édition numérique du document

Mentions légales

- Fiche : Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)
- Images : Bibliothèque-musée de la Comédie-Française. L'utilisation des images est strictement limitée à ce site. Toute autre utilisation nécessite une demande auprès de la bibliothèque-musée de la Comédie-Française.

Éditeur de la fiche Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Contributeur(s) Macé, Laurence

Citer cette page

Autreau, Jacques (1657-1745), *Chevalier Bayard (Le)* comédie héroïque en cinq actes et en vers libres, 1731-11-13 (visa de censure)

Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 12/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Ecume/items/show/236>

Notice créée par [Laurence Macé](#) Notice créée le 28/10/2021 Dernière modification le 23/05/2023

2 n. L'edre choies

23 nov. 1731.

18

Corien

16^e Corien

Remis p. l'edre

24^e 25^e 26^e

no 57

Comed. Chevalier

Bayard.

Comedians du Roy
Francois. Premier

par J. Antrean.

C. F. 23 nov. 1731.

113

107

Acteurs.

Le Chevalier Bayard, Capitaine de cent d'hommes de
- français de, avant de l'ub.

S^t Pol, Amy de Bayard, capitaine d'artillerie. Avant de
- clavier.

Le Seigneur Marc, Noble de Terre ferme dans l'Est de
- Venise.

La Signora Marc, Epouse du Seigneur Marc.

Julie — filles du Seigneur Marc.
Clarice

Le Podestat de la ville de Bresse en Lombardie, Gouverneur
- de lances.

Montfort, Volontaire dans l'Armée Vénitienne, Amant
- Julie.

Frontin, Gascon, Chirurgien-Barbier, et homme de ch.
- de Bayard.

Lucette, Suivante de Julie et Clarice.

La Scène est dans la Ville de Bresse
- Lombardie, dans un grand Salon par bas de
la Maison du Seigneur Marc. Le Salon, sur
l'avant, le Péristyle, la loggia et dans l'enfance
un Jardin Magnifique de L. Titienne.

Cheney

1875

24

2

1870

1943

1871

2

Nous fîmes un grand Amas d'armes.
Hé! là-dessus j'ay peine à me bien rassurer.

Marc.

Nos Complices sont morts, sans en rien déclarer;
Guérissez-vous de vos alarmes.

Qui, chez vous des Pillards entreprit les premiers?

Le Pod.

Comme on donna l'assaut bien près de nos quartiers,
Jeois d'abord ma Mais on pleure
De cette espèce de Guerriers,
Que l'on appelle Aventuriers,
Les faux pécus, racci avides, inhumains.
Mais par bonheur survint ^{le} Pod leur Capitaine.
Ah! mon Amy, que d'ans les officiers
Nous aurions tous soufferts et de perte et de peine!

En arrivant, il fit décamper ces Brigands,
Qui, l'ame de rapine et d'amour occupée,
Ne songeoient qu'à piller, ou qu'à honnir les Gens,
Portant par tout sans châtiment des os insolents,
Arrachant des faveurs à coups de plat d'épée.
Ma Gouvernante à peine en est-elle échappée,
Quoy qu'elle ait près de cinquante ans.

Marc.

Ce sont de terribles galandes.

Le Pod.

Dites-moi, ~~à propos~~ toutes les deux Rebelles,
N'eurent-elles ^{elles} ~~rien~~ ^{rien} à souffrir?
Ah Ciel! je tremble encor pour elles.

Marc.

Non, de cette frayeur tâchez de vous guérir.
Mon sort, que vous savez estre Amant de Julie,
Eut bien vite la secourir,
Et s'exposant mille fois à périr,
Pour nous sauver les biens et l'honneur, et la vie.

Le Pod.

N'y vint-il point trop tard? Seigneur Marc, entre nous
Dites-moi vrai sur ce point. Je vous prie.

L'infanterie

Marc

Oh quoy ! toujours d'haut en jaloux ?
Vous estes bien de la Paille.

Le Pod.

Graces au Pâs nous sommes bien l'gaur.
Je suis un peu Jaloux ; et puis, beaucoup avare.
Passons-nous chacun nos deffauts.
Un homme parfait est bien rare.

Quand je m'oblige par c'ent
D'épouser, et sans dot, la cadette Clarice,
Trouvez-bon que je m'claircisse.
De six mille Ducats j'ay signé le Dedit.
Je croy qu'en agissant de si bonne maniere,
On mérite d'avoir la femme bien entiere.

Marc

Ne pourra-t'on jamais vous rassurer l'esprit ?

Le Pod.

Là, là, sans vous fâcher, racontez-moy de grace,
Ce que, pour les Dames, fit le vaillant Monfort.

Marc

Comme il vit que d'affaut on entroit dans la Place,
Il accourut à ma porte d'abord,
Par un tas d'Ennemis bien près d'être enfoncée.
Bientôt par la Valeur la troupe en est chargée.
Arrive en ce moment notre bon Chevalier,
Revenant de l'affaut, une Cuisse blessée,
Et vers le bas de l'escalier,
Tous deux, la visière baissée,
Et ne se reconnoissant pas,
Font un des plus affreux Combats.
Mais à la fin, Bayard d'un coup de Cornet
Renverse le pauvre Monfort.
Et là finit entre eux la guerre.

Le Chevalier le croyant mort,
Entre chez moy, fait bien garder la porte.
L'autre enfin se relève, et chez luy se transporte
Par les secours de quelques agnuy.
Mais bien du Monde encor le croit mort aujourd'huy.

Le Pod.

Non pas moy; car je viens de dîner avec luy.
Vous me voyez pourtant surpris d'étranges Sortes;
Car de tout ce Combat Mon frot ne m'a rien dit.
Une blessure à l'affaut, au contraire,
A ce qu'il m'a conté, luy fit garder le lit.

Marc.

Meroit avoir encor des raisons pour le faire.
Jus qu'icy de Bayard il a craint la Colere.
Mais le Chevalier par bonheur
N'ayant jamais connu qui fut ce Défenseur,
Nous avons dû donner si bon tour à l'affaire,
Qu'il va paroître à l'ordinaire.

Le Pod.

1. Carécil me touche le Cœur.
Pourriez-vous à-présent luy refuser Julie,
Qu'après un tel Service il mérite si bien?

Marc.

De leur Hymen j'ay quelque fois envie.
Mais, entre-nous, il a trop peu de bien.
Ne sçavez le cōtre au peril des Savies;
Et vos filles, par son moyen,
Virent de tout peril leur pudeur garantie.
Ne comptez-vous cela pour rien?

Quand jadis.

Marc.

Changeant, s'il vous plaît, d'entretien.

Le Pod.

Cà, parlons donc du Sujet qui m'amene.
De ces Aventuriers N. P. L. le Capitaine
M'a menacé d'une forte rançon.
Je sens une secrète peine,
Qu'il faut de moy quelquel mauvais soupçon.
Bayard est son amy. C'est un fort honneste-homme.
Par son moyen, je puis faire adoucir ma somme.
Pour approcher de luy, quel temps faut-il choisir?

Marc.

Tout temps est bon; il est très accoutumé;
Obliger son prochain, est son plus grand plaisir.
Toujours poli; toujours affable.
Il dîna; il est encor à table.

^{quatrième}
~~Voilà un homme à luy.~~
~~Voilà son Barbier.~~ C'est un joyeux Garçon,
~~Entendu même en Chirurgien, qui salue tout le monde.~~
~~Plus qu'un autre Barbier d'Italie qui ignore son métier.~~
Homme de chambre adroit, et, surtout, ^{un} bon Gascon.

Scène II

Le Sr. Marc, Le Podestat, Frontin.

Marc.

Eh bien, mon cher Frontin, comment va la blessure
Du Seigneur Chevalier, le meilleur des Humains?

Frontin.

He donc? estant entre mes mains
La prompt guérison n'étoit-elle pas sûre?
Je l'ay mis en état de monter à cheval?
Comment? quand en réjouissance
De sa pleine convalescence
Toute la ville sait qu'il va donner le Bal,
Croyez-vous qu'il se porte mal?

Le Pod.

Le Bal! o ciel! Ah! je perds patience.

Marc.

Qu'y craignez-vous donc de fatal?

Le Pod.

Ce que j'y crains? D'y voir ma chère exposée,
A mille soupçons dangereux,
Et par nos François amoureux
A mes yeux même connue.

Marc.

Ainsi la résolu le Seigneur Chevalier?
Que voulez-vous? j'en ay du chagrin le premier.
Mais puis-je l'empêcher? Ma femme est une gâle,
Entestée à l'exces du mérite frivole
Des gens de ce maudit País.
Fière de son crédit, de sa grande noblesse,
Car son Père à Venise est du Conseil des dix,
Elle veut être la Maîtresse.
J'ay beau me plaindre; on rit de tout ce que je dis.
Il faut filer doux, et me taire.
Mais quittons ce discours. Allons à votre affaire.

Scène III.

Frontin. Seul.

Ces Gens-cy ne nous aiment pas.
 Ils se les ont fond de leurs ames.
 Ils sont Groux trop délicats,
 Pour estre bien contents que l'on plaise à leurs Femmes.
 Crève-tois-je qu'ils aient grand tort.
 Nenny vrayment, le Ciel m'en garde.
 Le beau Sexe en ces lieux d'humeur vive et gaillarde
 Dans Parisiens se déplaist fort.
 Le François près de luy volontiers se regarde,
 Et souvent, si l'on s'y prend garde,
 On amant arrive à bon port.
 Voici du Seigneur Mare la très joyeuse femme,
 Qui nous estime autant que son Mary nous haït.
 Je viens luy déclarer un important secret,
 Qui pourra luy chatouiller l'ame.

Scène IV.

Madame Mare. Frontin.

M. Mare.

Frontin, mais dy-moy donc par quel secret de l'art,
 Par quelle magique science,
 Tu rajeunis si bien le Chevalier Bayard?
 Il rentre dans l'adolescence.
 Il paroist tout autre aujourd'hui.
 Depuis que tu prends soin de luy,
 Tu l'as bien corrigé d'un air trop militaire.
 Non beau, fin, parei bien plus qu'à l'ordinaire.
 Et yeux en sont presque éblouis.

Frontin.

Il a bon air, et cela vous étonne,
 Quand un François prend soin de la Personne?
 La source du bon air est en notre Pais.

Augustin

M.^e Marc

Not-vray, Des Français le talent véritable
Est le bon goust des Ornement.
Tout fleurit dans vos mains, tout y decore amable,
La France est le Pais natal des agrements.

Ici, nos Cavaliers sont faits en Scaramouches,
Nos Magistrats, nos graves Pantalours,
Enculotte large et pabouches,
Et par dessus leurs habits noirs et longs
La barbe d'e. bouquin allongeant leurs mentons,
Les moustaches de chat au dessus de leurs bouches
Me semblent des Magots de la testes aux talons.

Nos coiffures sans gouts, nos jupes, Corlous,
Corsets, Jupons, Mantéans, mal-paillez ou barlongs,
Nous donnent des airs froids, du gauffres, ou farouches.
Tout ce qui vient de France a toujours le bon tour.
Le moindre ajustement, le plus petit atout.....
J'en fais venir pour moy jusqu'à des mouches.

Frontin

Tres prudente provision
Nos Mouches vous rendent charmante.

M.^e Marc

Je sous une Secrette pende
Pour toute crôte Nation
Par mille endroits elle m'enchantee
Vo gens sont un peu vifs, étouffés, pétulans,
Dans leurs amours après Sujets au change,
Mais sincères d'ailleurs, et braves, et galans.
Peut-on leur refuser ces tributs de louange?

D'un air aisé, polis et complaisans
S'ils Content, enjouez, amusent
Non, avec eux jamais on ne s'ennuie,
On voudroit y passer la vie
Ah! qu'un Gentil Français rendrait mon sort heureux!
C'est l'unique desir qui regne dans mon ame.

Augustin



Frontin

Lisez donc, Contente, Madame,
Car au lieu d'un, j'en veux vous en annoncer deux.

M.^e Marc

Je sçay bien que P.^e Pol a du goût pour Clarice.
Mais mon Epoux par avarice.

La donne au Podestat, dont j'ay bien du dépit.

Il faudra, malgré moy quel hymen s'accomplisse,

Sous peine d'un fort gros Dedit.

Le Podestat luy-même me l'a dit.

Frontin

Je prétends, moy, qu'il déguerpisse.

Pour casser le Dedit, j'ay des moyens tout prêts.

Qu'il n'en pas temps de vous apprendre.

Mais comptez par dessus Bayard pour votre Gendre,

Quand c'est moy qui vous le promets.

M.^e Marc

Ah Ciel! a ce bonheur serois-je m'attendre?

Frontin

Ecoutez seulement, et vous l'allez comprendre.

Doit-on douter d'un fait quand I vient de ma part?

En entrant dans ces lieux, il apperçut Julie,

Tenant dans sa main un Pignard,

Pour percer le premier Pendard,

Qui l'eût voulu presser de quelques ignominies.

L'impudicité de son Coeur

Luy parut d'abord admirable

En effet, de frayeur Julie est incapable;

Et malgré son air de douceur,

Elle n'auroit pas peur du Diable.

De ce trait si plein de vigueur

Son ame fut soudain éprise.

Neut voir, m'a-t-il dit, Bradamante, ou Morphée.

M. More.

Comme! Ha-t-il déjà débarrassé son ardeur

Frontin.

Comme elle ne gâche qu'un obole,
An'après encoir en gloire un plein amour.
Mais plus il veut cauler son feu,
Plus il ponce, et moins je l'ignore.
Faites attention à ça, tant soit peu.

Déjà, le soin de la parure,
Ce desir de paroître beau,
Qu'en lui vous trouvez si nouveau,
Nous est, de son amour un assez bon augure.

M. More.

Où, j'approuve ta conjecture.

Frontin.

De plus, vous allez tantôt voir
Qu'il n'a plus la face entourée
De la Barbe large et quarrée,
Qu'il portoit encoir hier au soir.
Dans un Casque, dit-il, rien n'en plus incommode,
~~Quand y sentir de barbe un impudent nouveau.~~
C'est pour ^{paroitre jeune avec} ~~avoir~~ barbe à la mode,
~~Il paraitra plus l'ouveau.~~

M. More.

À bien fait, j'approuve le dessein.

Oh! l'étrange incommodité
Où l'on voit les Belles Sujettes,
Dans un baiser d'amour d'une civilité,
Quand s'aller froter la joue à des Vergètes!

Frontin.

De plus, il a l'esprit si plein
Des vertus, des talents, des charmes de la Belle,
Qu'il m'en fait effrayer le soir et le matin
D'un assez longue kynelle.

L'opéra

~~Ch. & Marc.~~

Grand préjugé d'amour pour elle!

Frontin.

Item, ... la poste! écoutez bien ce cy
M'a donné Commission sûrette
De m'informer de son cœur jusqu'icy
N'aurois point ébauché quelque tendre amourette.

~~Ch. & Marc.~~

Il est jaloux! Bon, la preuve est complète
N'importe; tâchons enco de l'en mieux éclaircir.
Que je vivrais désormais à mon aise
Si l'hymen pouvoit réussir!
Je me croirois presque Française.
Que de Bals! de Fâcamp! de Divertissemens!
Que d'occupations Charmantes
Rempliroient tout à tout nos ennuyeux moments!
Des jeux, et des Tournois, mille fêtes galantes,
Cent offrandes bien faites en ce lieu nuit et jour,
At! Murus Bayard viendroient faire leur tour.
A mes yeux, mon Amy, L'agréable spectacle!
Entière liberté l'objet de nos desirs....

Frontin.

Doncmeu, sus pidez un moment ces plaintes.
Y y vois un faux encois taillé.
~~Ch. & Marc.~~
Quel est il donc, Frontin?

Frontin.

Julie aime Monfort.

Non bien-fait. Pour elle, il a risqué sa vie.
Je ne croy pas qu'elle ait grand tort.
Monfort aime euor plus Julie.
De tout ce cy j'augure mal.

Le Chevalier est homme sage,
Qui doit craindre un jeune rival.
On ne veut pas se commettre à son âge.
Leur mérite en hymen est assez inégal.
Un aimé de vingt ans, perd aisément courage.

M^e Marc.

Ah! j'ets concay trop; par cet amour fatal,
C'en est fait, mon espoir vient de faire naufrage.

Frontin.

Quoy? vous desesperez d'abord?
Ça fait aus revenir vôtre espoir à la nage.
Et l'hymen de Bayard arriver à bon port.

M^e Marc.

Comment feras-tu ce mariage?

Frontin.

Avant fait. Ce Monfort que je viens de guérir,
Est aus nôtre plus grand obstacle.

M^e Marc.

Hé bien?

Frontin.

Hé bien, j'en ay qu'à le faire mourir.

A. Mare
Faire mourir Montfort, c'est, traître!

Frontin

Patience

Jugement trop précipité,
On peut tuer les gens en bonne conscience,
Quand on le fait, sans nuire à leur santé.

A. Mare

Parle donc sans obscurité.

Frontin

Je vais le dire mort. Comprenez-vous la chose?
Assurer son trépas. Dans ces queques propos,
Il n'est nulle difficulté.

Car vous savez déjà que par toute la ville
Il passe pour tel aujourd'hui,
Que depuis le combat il est resté chez lui,
Pour mieux guérir, et se reposer,
Que sur sa mort on pourra bien, je croy,
Sur tout avec Logis s'en rapporter à moy,
Que votre spouse vaudra lui-même,
Quand il en saura la raison,
Pour l'écarter de la maison
Favoriser le mariage.

Des filles, de la mort pourront-elles douter,
Quand vous et moy viendrons leur attester?

A. Mare

En effet, je revois un rayon d'espérance,
Qui vient de ranimer mon cœur.

Frontin

Vous-même écrivez-lui que vous tremblez de peur
Qu'à Bayard il y ait présence
Du malheureux combat ne découvre l'auteur,
Que le chevalier en fureur
Cherche partout moyen d'en avoir connaissance,
Obtenez quelques mots d'absolution
Et rependrez.

M. Marc.

Frontin, j'admire ton esprit.
Qu'y, je vais luy donner mes ordres par écrit.
Il m'en eût sans nulle défiance.

Julie, en ne le voyant plus,
Procc à jamais d'espérance,
Se lasse bientôt de ^{regrets} ~~regrets~~ superflus,
Et d'une inutile constance.

Engage Bayard à parler.
L'honneur d'une telle alliance
Peut à la fin la couronner.
Cour vite chez elle pour empêcher qu'il ne sorte.
Frontin.

Qu'y, mais j'ay quelque compte à rendre au Chevalier.
Je dois l'attendre icy.

M. Marc.

Se vendant au Portier.

Que deux portiers il s'arrête à la porte.
Et si tu dois parler au Chevalier icy,
Du secret de son cœur tâche d'être éclaircy.
C'est ce qui le plus nous importe.
Mais évitons mes filles que voyez.

Scène V
Julie, Clarice.
Clarice.

Vous verray-je toujours dans cet abattement?
Courage, allons, Julie, un peu de joye.
Profitons des plaisirs que le Ciel nous envoie.
Ce soir au bal vous verrez votre Amant.
Sa santé, grace au Ciel, est très bien rétablie.
Quand je voy J. P. un moment,
Quelque chagrin d'ailleurs qui traverse ma vie,
Adieu, c'en est fait, j'en oublie.

Julie.

N'appellez plus ainy l'infortune & le malheur.
De graces épargnez-moy ce déplairir extrême.
Apprenez que je fais effort
Pour m'en cacher mon amour à moy-même.
Ce titre, de ma part, ne luy fut point permis.
Nous ne nous sommes rien promis.
Et croyez desormais, ma Soeur, que je ne l'aime,
Que comme on doit aimer le meilleur des amis.

Clarice.

Ch quoy? Julie, il vous adore,
Vous avouez que vous l'aimez aussi,
Tout le monde le sçait icy;
Faut-il que luy seul il l'ignore?

Julie.

Ouy, ma Soeur; j'en attache à luy faire ignorer
Ce que pour luy ressent mon ame.
Je l'aime trop pour le luy déclarer.
C'est pour le mieux guérir de sa trop vive flamme,
Que je prive son coeur du plaisir d'espérer.
Quoy? quand il faut briser nos chaînes,
J'irois par mon aveu redoubler ses desirs?
Et sur des espérances vaines
Répondre à ses tendres soupirs?
De la douceur des ses plaisirs,
hélas! naïtroit un jour l'aigreur de ses peines.

Clarice.

Ch ne désespérez jamais
A mon Pêre, par avarice,
A parâ jusqu'icy contraire à ses souhaits,
Mon sort a dû nous rendre un assez grand service,
Pour mieux espérer desormais.
Quoy? pourriez vous sans injustice
Luy cacher plus long temps vos sentiments secrets?
Craignez-vous donc si peu de luy paroître ingrate?

C'est temps, où jamais, que votre amour éclate.
Et quoy? dans la jeune saison
Doit-on d'un peu d'amour faire tout d'un mystère?
En vous abstenant à le faire,
Au fond de votre Cœur il deviendrait poison,
Aimer; parler; Suivre un conseil salutaire.

Julie.

Si jamais j'en l'aurais effrayé d'un jour,
Je me ferois une suprême loy
D'être jusqu'à la mort et fidèle et constante.
Mais trop sûre qu'un jour nos Parens malgré moy
M'obligeroient à trahir son attente,
Non, je ne vois qu'avec effroy
A quel affreux danger un faux espoir le livre,
N'en mourrois-je, je le prévois.
Hélas! pourrais-je luy survivre?

Clarice.

Ch. pourquoy craindre un avenir
Encor si plein d'incertitude?
L'aveu d'un Pèr peut venir
On le fera rougir de son ingratitude.
Avec votre grand Cœur faut-il vous prévenir
D'une si vaine inquiétude?

Julie.

Déjà l'en me dispose à perdre tout espoir.
Je viens d'apprendre de ma mère
Que mon Père craint de le voir,
Que bien loin d'aider mon hymen pour l'aider,
A sa généreuse action,
Il la blâme tout haut, l'appelle téméraire;
Qu'après l'assaut c'étoit double rébellion,
Qui, sur nous de Bayard attire la colère.

Elle a, dit-elle, encor découvert aujourd'hui
La cause, pour Monfort de son antipathie.
Il est fils de François; c'est un défaut entuy,
Un point à son gré la sage économie

Disons
L'aut estimée en Lombardie,
Qu'^{est} étant trop libéral avec l'argent de bien,
N'aurait qu'il ne dissipe et le sien et le mien.

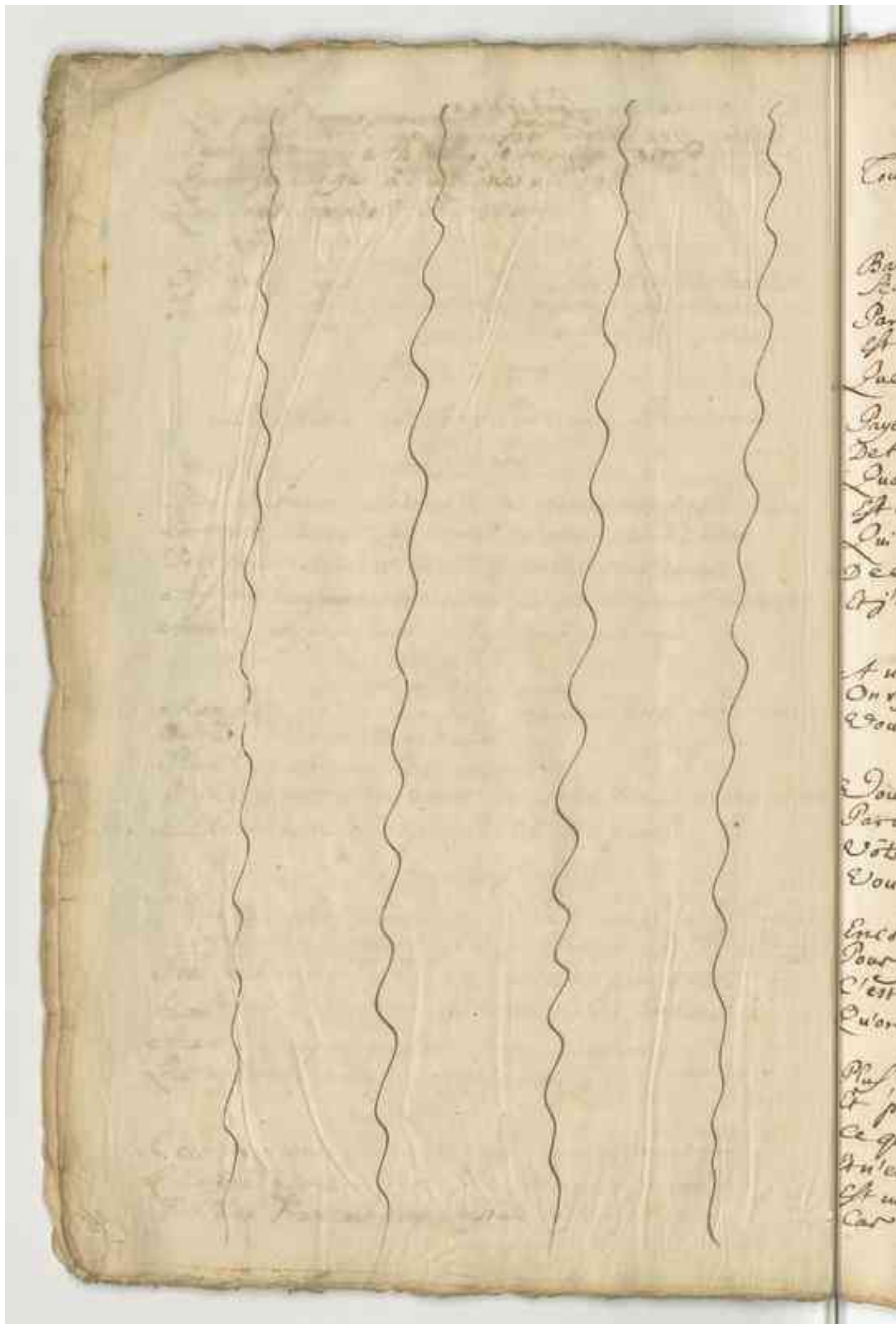
Clarice

~~Ben ben laissez passer tout ce d'au d'ortage.~~
~~Ignorant vous qu'il n'y a point qu'un d'ortage, comme d'ortage d'ortage,~~
~~Quand il n'y a point d'ortage, comme d'ortage d'ortage,~~
~~Quand il n'y a point d'ortage, comme d'ortage d'ortage,~~
~~Quand il n'y a point d'ortage, comme d'ortage d'ortage,~~
Bannissez loin de vous toute idée importune,
Qui s'oppose à votre bonheur.
L'amour dans votre amour aimant la valeur,
Le conduira bien vite à la fortune.

En attendant, souffrez qu'à vos genoux
Plein d'une douce confiance,
N'cherche dans vos yeux la juste récompense
De tout le sang qu'il a versé pour nous.
Rompez enfin ce pénible silence.

Le moindre mot de plaisir, vous le verriez d'abord
Plein d'espérance aimable transports
Mouiller vos belles mains par des larmes de joyes,
Les baiser tendrement. Ouy-da,
On peut bien souffrir jusqu'à là :
Mais il ne faut pas qu'on le voye.

Fin.
Tout bien. Clarice.



Julie.

Tout beau, Charles

Charles, en secret,

Cher, mon frère,

Baiser vos belles mains, ce n'est vous égarer :
Riez, qu'un peu d'humour donne et compense,
Par là pour calmer la douleur
Est mille fois plus innocente

Que votre étouffée rigueur.

Payer l'ontendement avec la flamme, (instante)

De tant de grandeur apparente

Quand vous brûlez pour lui d'une pareille ardeur

Et un dégoût qui flétrit la candeur

Qui marque une âme double et peu reconnaissante

De ce que nous devons à sa rare valeur,

Et j'en ay contre vous du dépit dans le cœur.

Julie.

À votre sœur, en public,

On reproche en amour trop de vivacité

Vous ne devez point ce qu'on en publie.

Charles.

Vous tombez, vous, dans l'autre extrême,

Par votre grand air froid, votre tranquillité,

Votre patience, inflexible,

Vous sentez né en Laponie.

Julie.

Encor un coup, je fais par pitié des efforts

Pour guérir mon amour, en lui cachant mes flammes,

C'est à tenir secret en amour ser tantôt

Qu'on connaît la force de l'âme.

Charles.

Mais, vous venez fermer votre yeux,

Et plus en secret il vous brûle

Ce que vous nommez force, est foiblesse et vaine sursur,

En ça pas oses faire un généreux aveu,

Est une vertu ridicule

Car en parlant, au moins on se soulage un peu.

Julie

On t'aidera vous. J'en suis sûr. Le Chevalier. L'avaux.
Il vient fort à propos vous imposer silence.

Scene VI.

Le Ch. Bayard. Le Podestat.

Bayard.

Ouy, seigneur Podestat, je feray mon possible
Pour vous sauver la vie qu'on exige de vous
Vous pouvez esperer un traitement plus doux
Aux malheurs des vaincus je suis toujours sensible.
Autant qu'il me sera possible, je les soulagerai tous.

Le Pod.

Nonfort me l'a bien dit que vous étiez un homme,
Sans autre estime valeur,
Plu de justice et de candeur,
Or que c'est à bon droit qu'en son lieu on vous nomme,
Le Chevalier sans reproche, et sans peur.

Bayard.

Nonfort cher Podestat, le compliment m'a flatté.
Croyez que sans ce bon trop flatteur et trop doux
Pier de l'amy ^{partenay} Pol je plaideray pour vous.
Et seray, si je puis, modeste et très soumis.
Mais à propos, quel est-il ce Nonfort,
Que dit de moy tant de merveilles?

Le Pod.

C'est un jeune Guerrier que nous estimons fort,
Qui sera digne un jour de Louanges pareilles,
Fils d'un François, mais depuis longtemps mort.

Bayard

Cenem-là m'a frappe d'abord.
 Luy? depuis plus d'un mois que nous sommes dans Bresse,
 Monfort a négligé jusqu'icy de me voir?
 Luy, qui s'aide que je l'aime avec tant de tendresse?
 Il eut quelque raison de s'en appercevoir
 Etant mon Prisonnier, et cet oubli me blâme.

Le Pod.

Il n'a pu s'acquiescer de ce devoir plus tard,
 J'en suis témoin. Le sang qu'il perdit à la fault
 Luy cause encor quelque foiblesse.
 Mais à-présent il est en état de sortir.
 Pour sa santé, n'ayez nulles alarmes.

Bayard

Que la présence auroit pour moy de charmes!
 Pour le conduire icy, je vais faire partir
 Avec mon char deux de mes hommes d'armes.

Le Pod.

Il sera prêt, Seigneur, je vais l'en avertir.

Scène VII.

L. C. Bayard. seul.

Frontin m'a fait longtemps attendre.
 Ne devoit-il pas estre en ces lieux de retour?
 Mais le voicy qui vient s'icy rendre.
 Qu'on est impatient quand on a de l'amour!
 Eh quoy! si loin de ma jeuneur,
 Incertain du Succès de mes tendres desirs,
 Dois-je m'abandonner à l'espoir des plaines?
 Ah! ne nous embarquons du moins qu'avec sagesse,
 Craignons, s'il se peut, l'imprudente foiblesse
 De risquer trop tard des soupçons vains.

à Frontin
He bien, *Frontin* sais-tu quelques nouvelles
Du cœur des deux Beautés qui brillent dans ces lieux
Frontin.

Ouy, Seigneur, et des plus fidèles.
Pourriez-vous vous adresser mieux?
Voici tous les amans qui soupirent pour elles.

D'abord la Cédette en a deux:
L'un est le Podestat, amant très malheureux,
Quoy qu'en secret d'amour avec la Père.
L'autre, plus content de ses fausx,
Est votre amy J^e Pol, qui n'en fait point mystère,
Ayant déjà gagné le cœur
Et de la fille et de la mère,
Chez qui la joye est la première affaire.

Bayard
J^e Pol, d'esprit pareil au leur,
Ne pouvoit manquer de leur plaire.
Frontin.

Le Podestat, jaloux, triste, et grandeur,
N'est souffert auprès de Clarice,
Que pour exercer sa malice:
Elle se divertit de sa mauuaise humeur
Pour Julie, elle n'a personne.

Bayard
Personne? Belle comme elle est?
Frontin.

Ouy y prenez quelque intérêt
Apparemment?

Bayard
Non, mais cela ne sçait-on pas?
Frontin.

Ependant on vous en soupçonne.

Bayard

Que peut-on soupçonner de moi ?

Frontin

Qu'elle vous plait,

Que vous l'aimez, enfin.

Bayard.

Tu rid !

Frontin

Eh ! mon cher Maître,

A quoi bon le dissimuler ?

Ignorez-vous que sans parler

L'amour sçait se faire connaître ?

Bayard.

Qui moi paroitre Amant me seroit-il d'être ?

J'aurais trop attendu pour me laisser charmer.

Croy que mon cœur sçait s'en défendre.

Ay-je aucune raison d'espérer, de prétendre ?

Suis-je d'âge à me faire aimer ?

Frontin

Ne vous retranchez pas tellement sur votre âge,

C'en est la Saison, où jamais.

N'êtes-vous pas encore et vigoureux et frain ?

En amour seulement seriez-vous sans courage ?

Bayard

J'attendais peu ce compliment

D'un homme né sur la Garonne.

En toy la ton flateur m'étonne.

Mais moins Gascun que Normand.

Frontin

Seigneur, j'appelle de l'ingratitude

Tous poudes être aimé : Le fait n'est point douteux,

Et je vous en ai dit un autre. De laquelle des deux,

Peut-être encore pour moi la chose est-elle obscure :

Mais ma plus forte Conjecture

Est que Julie a fait naître vos yeux.

Bayard.

L'objet, sans doute, est des plus gracieux.
Quoy que de très noble famille,
On voit en elle un air de dignité,
Qui passe encor la qualité.
Sur son front de Diane, et dans ses beaux yeux tri-
sne splendeur, pleine de Majesté,
C'est une très aimable fille.

Frontin.

Quoy que fort content du portrait,
Laissez-moy, si vous plaist, ajouter quelque trait.
Cette blancheur de Lys, cette peau fine et nette,
Sur tout, cette taille parfaite
Où l'œil dès le premier instant
Se porte vers le haut, et revient si content
D'avoir découvert en cachette
Sous une fine Colerette
Certain je ne sçay quoy baillant et remuant.
Hem! morbleu, cet endroit paroist bien ragoutant.

Bayard - d'un air grave.

Holà, Frontin, ne parlez de Julie
Qu'avec respect et modestie.

Frontin.

Vous vous fâchez? Oh! ma foy, n'y vaicy.
Si vous aimez, c'est celle-cy.

Bayard.

Encor un coup, taisez-vous, je vous prie
Et ne vous ingérez jamais
De vouloir, malgré moy, pénétrer mes secrets.
Point de telles plaisanteries.

Frontin.

Mon cher Maître, pardon pour la première fois.
J'en y retourne demain.
Non, vous n'aimez rien, je le crois.

quatrième

Bayard.

Finissons. A-propos, ne pourrais-tu m'apprendre
Quel estoit ce jeune Guerrier,
Qui m'attaqua Là-bas sur l'escalier,
Et qui tint Contre moy si longtemps se défendre?

Frontin

Hélas! Seigneur, c'étoit un pauvre malheureux,
Amant, à ce qu'on croit, de quelqu'une des deux.
Privé de son bon sens, Amant visionnaire,
Et que jamais le Père ni la Mère
Ne voulurent souffrir chez eux,
Qui par cet effort téméraire
C'estoit efforcé de leur plaire.
Mais qui dans ce combat ayant perdu le jour,
Est à-présent, je croy, bien guéri de l'amour.

Bayard.

De quelque façon qu'on le nomme,
Sait qu'il eut du bon sens, où non,
C'estoit sans doute un fort brave homme.
Sa mort me fait compassion.
Reste icy, j'ay besoin de toy pour quelque affaire.

Scene IX.

Frontin, seul.

Tant pis; cela pourra nuire à notre projet.
J'en vais en avertir la Mère
Elle écrit dans son cabinet.

Oh! pâlambieu, vous avez beau vous taire,
Seigneur Bayard; vos secrets sont superflus.
Votre amour n'est plus un mystère;
J'ay lu dans votre cœur, vous en êtes confus.

Qui le croiroit de ces grands hommes?
En guerre si savants à tendre des paumeaux

Ceux plus habiles Generance,
Que nous, leurs Indignants, tout petits que nous sommes,
Nous les faisons, comme des Sots,
Donner si souvent dans les nôtres.
En amour, mais foy, ces Héros
Ne sont pas plus fins que les autres.

612.

Fin du premier Acte.

Où
Ma
D'e
une
M
Mais
L
M
C
L
Non
R
De
L
E

T
O
C
Just
C'e
Qu
E
C
P
m'
M
L
Qu
E
N
A
4
H

Acte II

Scène I.

Julie, Clarice.

Clarice.

Où ma Sœur, je conçois ^{une} douleur mortelle.
Malthère et Frémén ont grand tort
D'être venus vous annoncer d'abord
Une aussi fâcheuse nouvelle.
~~Je voudrais~~ ^{Je voudrais} mieux vous ménager
Mais quoy? Cette douleur doit-elle être éternelle?
Efforcez-vous de vous moins affliger.
Mon sort n'est plus : hé bien, il n'y faut plus songer.
Vous restoit-il quelque heureuse espérance
Quand vous partiez tantôt de vous en dégager?
Non, votre hymen étoit hors de toute apparence.
Nos Parents avarés, Ingrats,
De ses rares vertus faisoient trop peu de cas
Pour souhaiter votre alliance.
Et vous l'avez perdu, même avant son trépas.

Julie.

T'aurois-je, je d'injustice,
O Ciel! Mais non, respectons tes Décrets.
C'est moy, qui de ta mort suis la seule complice,
Justement condamnée à d'éternels regrets,
C'est le funeste effet de mes faibles attraits
Qui l'a conduit au précipice.

Tu meurs, mon cher, Malthère, en combattant pour moy;
Tu meurs, et je puis te survivre?
Pourquoy, pourquoy faut-il qu'une sévère loy
M'empêche aujourd'hui de te survivre?
Mes jours, mes tristes jours vont couler dans l'oumy,
Le Cœur toujours en proie au regret qui me presse,
Qu'il ait ignoré la tendresse,
Qu'en secret je sentais pour luy.
Il meurt en me croyant ingrat.
Ah Ciel! ce souvenir suffit pour m'accabler.

Clarice.

Il falloit m'en croire, et pas luy.
Non bien temps que votre ardeur éclate.

Apprenez si jamais quelque autre amour vous flatte,
A ne le plus dissimuler.

Julie.

Doit-il vous paraître possible
Que je ressentir un feu nouveau?
Le seul Monfort peut me rendre sensible.
Qu'à jamais mon amour l'accompagne au tombeau.

Clarice.

Promesse en l'air, espérance vaine,
Que toujours la suite dément.
~~Avec le temps notre chagrin s'ennuie.~~
~~Quoy pour les consoler gemir incessamment?~~
~~Insupportable tourment.~~
~~Comment abuser sa main parler.~~

Quand on perd son premier Amant,
C'en est qu'un second qui console.
Ces pleurs ^{ne vont} ~~qu'exhalent~~ ils le desfont d'un trépas?
Non. C'est pour quoy point de longue histoire,
Qui flétrirait en vains la fleur de la jeunesse.
N'abandonnez jamais le sein de vos appas.
Avec la liberté que ma Mère nous laisse,
Les Amans, croyez-moy, ne vous manqueraient pas.

Scène II.

Julie, Clarice, Lucette.

Lucette, ^{va vers les cabinets d'abord.}
~~Ph! j'en ai pas plus, je n'ai plus rien.~~
~~An! écoutez au dévot. aide! ah! je suis morte.~~
~~A bout de mon corps, mes pieds, j'ai rien, j'ai rien.~~
Julie.

~~Donnez-moi ces trois glorieux.~~
~~Lucette, qui veut forcer le Cuir de la porte?~~

~~Lucette, qui veut forcer le Cuir de la porte?~~
De grace, entre vous deux j'en ai besoin plus forte.
Laissez ^{moi} reprendre mes sens.
La peur a enroué ma langue captive.
Regardez bien là-bas, si vous ne voyez rien.

Clarice.

Non, rien du tout. Pourquoi?

Lucette.

^{mais regarder - vous bien?}
Je crains toujours qu'il ne me saute.

Alti' je n'en puis plus, je suis malade.

Julie.

Pourquoi donc trouble de la sorte?

Clarice.

Couvrez les yeux la bas, n'approchez personne.

Julie.

Non rien d'autre je ne puis.

Clarice.

Mais qu'est-ce que c'est?

Julie n'est-elle pas malade?

La

Julie.

Quand?

Clarice.

Il y a quelques jours.

Après tout, si elle est malade, c'est bien.

Pourquoi donc amener ces appointements?

Julie.

Pourquoi donc?

Clarice.

Julie, même.

Julie.

Qu'est-ce que c'est?

Clarice.

Plusieurs personnes se sont réunies.

C'est pour faire un festin.

Après cela, on ira dîner chez moi.

Mais je n'ai pas de quoi.

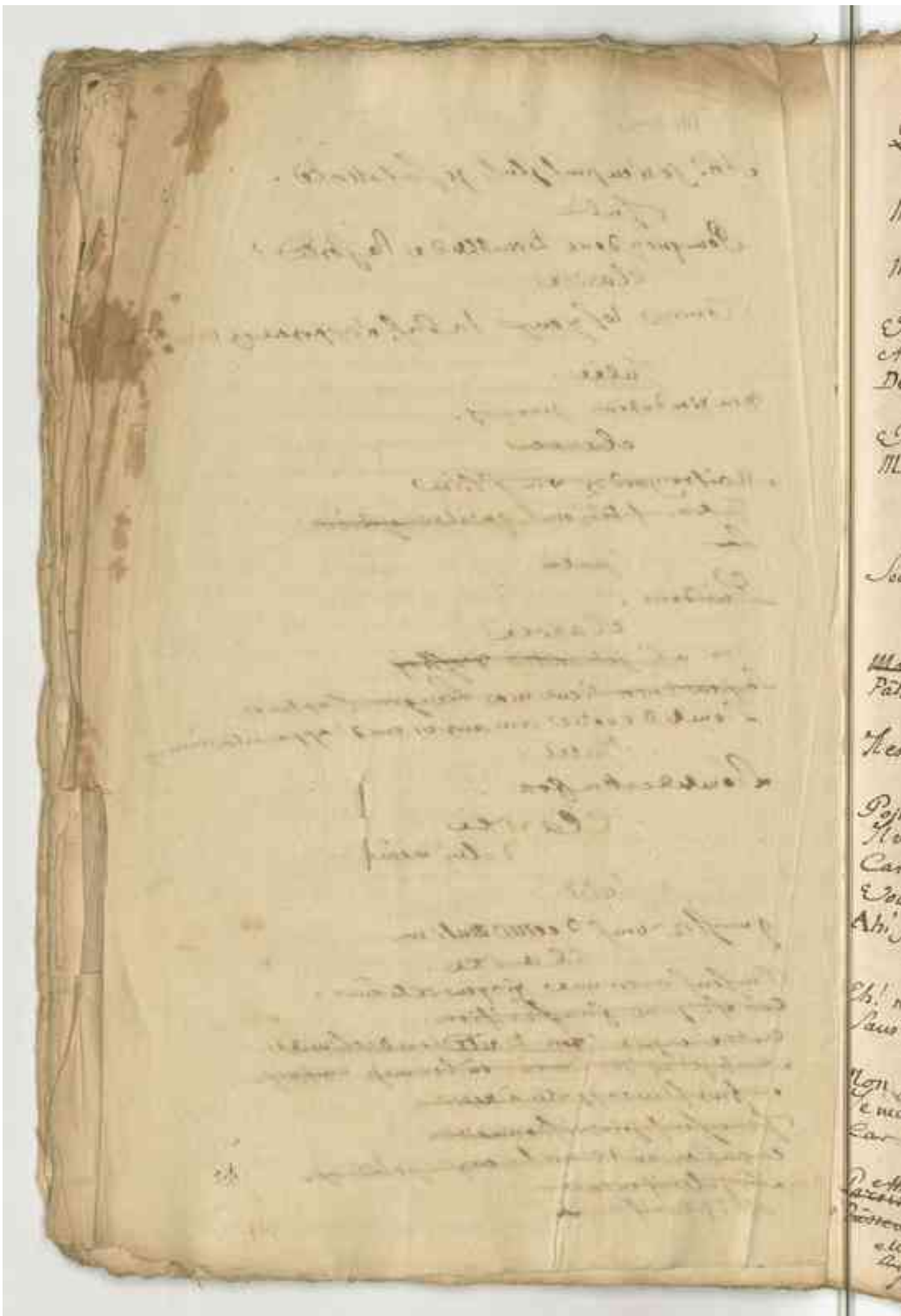
Il faut que vous apportiez de l'argent.

Je n'ai rien.

Alors, si vous n'avez rien, vous ne pouvez pas aller.

Alors, si vous n'avez rien.

Alors, si vous n'avez rien.



Le justifier mon amour
Vain, je ty verrais sans allarmes.
Hélas! son ombre encor calmeroit ma douleur.

SCENE III.

Monfort. A present d'un air riante. Clarice. et
Lucette. prennent la fuite, en jetant de grands cris.
Julie. fait quelques pas en arrière.

Julie.
Ah ciel! mais d'où naît ma frayeur?
Je ne vois rien en luy d'épouvantable.
Que voulez-vous de moy, Monfort?
~~Respirez vous? C'est vous mort?~~
~~Qu'avez vous dit icy.~~ Qu'est-ce que cette fable?
Que croiray-je de votre sort?

Monfort.
Rassurez-vous, belle Julie,
Grace au ciel, j'expirois, et jous de la vie.
On vous a fait un faux rapport,
Et jamais, de mourir j'en eus si peu d'envie.

Mais avant tout pardonnez-moy
De m'estre ici soustrait quelque temps à la vie.
Surpris, en partissant, d'y répandre l'effroy,
Curieux d'apprendre pourquoi,
J'y restais immobile, et l'ame suspendue.
Mais à la fin j'ay ny de ma mort prétendue.

Julie.
Par l'état de mon cœur vous n'ignorez rien.
Il ne s'est ouvert que trop bien.
Saut-il qu'en ce moment vous m'ayez entendue?

Monfort.
Oh ne me le reprochez pas.
Pouvois-je refuser à mon âme ravie
D'entendre des regrets pour moy si pleins d'appas?
Si j'ay pu vous toucher, quelle injustice, hélas!
Ou plutôt quelle barbarie
D'avoir ainsi remis jus qu'après mon trépas
L'aveu, dont dépendoit le bonheur d'un vie?

Dix-sept.

Julie.

Savez-vous le tourment que mon cœur a souffert
Par un juste motif que seul vous intéresse
Et vous tenir secrets cet amour qui le presse?
Et vous vous applaudissez de l'avoir découvert.
Mes pleurs ont trahi ma tendresse,
Et vous m'écoutez. fatale adresse!
Cette connaissance vous perd.

Ay-je dû redoubler votre trop vive flamme,
En vous donnant lieu d'espérer
Quand on cherche à nous séparer?
Quand au contraire il faut l'arracher de votre âme?
Lui-même, j'y consens, de mes justes regrets
Par là, du moins, vous vous ce cesse d'être jaloux.
Mais que c'est vainement que vous plaignez votre flamme!
Toujours le même obstacle à vos tendres souhaits
Détruit votre espoir à jamais.

Monfort.

Oh quoy? Du Seigneur votre Père
Ne puis-je me faire estimer?
Quand au prix de mon sang j'en fais l'effort, à lui plaire?

Julie.

Jamais à vos desirs il ne fut plus contraire.
Ce que vous avez fait, il cherche à le blâmer,
Jusques à le nommer un effort téméraire.
Je le sçay même de ma mère.

Jul.

Monfort.

Tel que soit son chagrin, il ne peut m'altérer.
Vous m'aimez: il suffit, et mon âme est contentée.
L'exces de mon bonheur surpasse mon attente.
Mon sort pourra changer un jour.
J'espère tout de ma constance.
Mes efforts tôt ou tard auront leur récompense.
Jusqu'où n'iront-ils point s'ils ont pour l'amour?

Julie.

Avec tant de valeur, votre cœur magnanime
Ne conçoit point d'espoir qui ne soit légitime.

Non, généreux & bonfort, ne vous rebutez pas.
Croyez que je regarde aujourd'hui comme un crime
L'indigne procédé de mes Pères ingrats.

Le refus de ma main seroit-il le salaire
De tout ce que pour nous vous avez osé faire?
Vous verriez-je accablé d'un amour malheureux?
Non; d'une pareille injustice
Mon cœur ne sera point complice.
Il doit récompenser vos efforts généreux
En me faisant l'honneur, et les biens, et la vie,
Vous avez acquis sur Julie
Les droits de ses Pères, qu'ay-je plus reçu d'eux?

et Bonfort

Ah! C'en est trop, je suis au comble de mes vœux.

Julie

Mais agissez sur tout avec prudence
Avant d'aimer encor j'impose le silence.
Dissemblez, espérons tout du temps;
Et sur vos feux et secrets et constants
Fondez cette juste espérance.

et Bonfort

Mais, de grace, d'où vient ce sang brisé de ma mort?
A qui je dois le bonheur de ma vie?
Et qui rend aujourd'hui mon sort
Si glorieux, et si digne d'envie?

Julie

Il nous vient de ma mère, et même de Frontin.

et Bonfort

En repandant cette fâcheuse nouvelle
Quelle peut donc être leur fin?

Julie

La voir: vous le sçavez d'elle.

Scène IV.

Mad. Marc, Julie, & Nonfort.

M^r Marc.

Quoy? Je vous trouvez icy, & Nonfort,
Quand par écrit je vous ay fait connoître
Que je serois m'obliger fort
Que d'e vous dispeuser quelque temps d'y paroître?

Nonfort.

Madame, cet écrit qui me l'a défendu,
D'aujourd'huy ne me l'a rendu
Je n'ay pu prévoir ces alarmes.
Et ne sçay pas encoeur pourquoi
En paroissant icy, j'y cause tant d'effroy.
Par ordre de Bayard deux de ses hommes d'armes
Me sont venus prendre chez moy,
Et m'ont conduit icy presque à main forte.
Votre Porter, à mon aspect
Avait peine à m'ouvrir la porte
Mais au nom de Bayard il a porté respect,
Et je n'y suis entré que grâce à mon escorte.
M^r Marc.

Comment? Vous connoissez le chevalier Bayard?
O ciel! ma surprise est extrême.

Nonfort.

Depuis longtemps, & Madame, à son amitié même
Je puis me flatter d'avoir passé
M^r Marc.

Dites-moy donc par quel hazard?

Nonfort.

Dans le premier Siège de Brissac,
En enlevant des François entiers un quartier,
Abandonné des vicius, je fus son plus ami.
Le chevalier, surpris que malgré ma jeunesse
J'eusse pu si longtemps soutenir ses efforts,
Fut si content de moy, qu'il m'a rendu de-lors
Et son estime et sa tendresse.

Dixième

M. Monfort.
Pour celle-cy, je le sçay bien.
Vieut, souffrez que je vous quitte,
Et qu'aujourd'hui passé, je ne promette rien.

Acte V.
L. Bayard, Monfort.
Bayard.

Enfin un heureux sort à mes vœux vous renvoye.
D'espérois-je, mon cher Monfort?
Concevez-vous quelle est ma joye
De revoir un amy que j'ay dû croire mort?
Quelques légers chagrins pourtaut le diminuer.
Permettez-moy de vous les raprocher,
Quand jouissant de votre vie
Je songe que c'est moy qui vous ay fait chercher?

Monfort.
Les plus fâcheuses conjonctures,
Seigneur, ont suspendu jusqu'icy mon devoir.
Perceus, comme vous, à l'assaut des bleffures,
Qui m'ont privé de l'honneur de vous voir.

Bayard.
Et l'assaut? Ah! Monfort, que ce mot me chagrine!
Quoy vous, qui d'un François tirez votre origine,
On vous a vu rebelle à votre Roy?

Monfort.
Lorsque par trahison la Ville fut surprise,
J'étois loin de ces lieux; mais de retour chez moy,
Aussitost qu'elle fut soumise,
Né dans Bresses, et Sujet de l'Etat de Venise,
Seigneur, j'ay dû suivre sa Loy.

Depuis vous asurer pourtaut de bonne foy,
Quoy qu'habitant de Lombardie;
Que je n'y combattis jamais qu'à contre-cœur.
Mais vous sçavez qu'on doit défendre sa Patrie.
C'est le premier devoir chez un homme d'honneur.

Bayard.

Pour vous mieux excuser, dites qu'une Maitresse
Vous retient icy sous les loix.
C'est le grand intérêt qui vous attache à Bresse.
Vous me l'avez dit autrefois.
Sans luy, vous seriez plus françois.

He' bien, brave Nonfort, quelle est la récompense
D'un si fidelle attachement?
~~La Belle a-t-elle fait votre satisfaction?~~

Nonfort.

et h' Seigneur, l'en est fait, je perds toute espérance.

Bayard.

~~Empre-moy,~~ gardez-vous en bien.
Jouez, vaillez, bien fait, plein d'un rare mérite,
Doit-on jamais d'espérer de rien?
Travaillez à former un aimable lien.
De tout mon coeur je vous en sollicite.

Payer ce double tribut, plutôt on s'en acquitte,
Et plus dans sa saison on y trouve d'attraits,
Plus nos Coeurs en sont satisfait.

Evitez, si vous estes sage,
Les reproches que je me fais
De n'avoir pas suivy ce Conseil à votre âge.
~~et h' mon amy,~~ j'en suis le plus triste regret.

Unique Rejetton d'une famille illustre,
Bientôt je vais toucher à mon dixième Lustré,
Sans avoir de l'hymen subyla d'une loy
Verray-je donc en moy ma famille finie?
Dois-je ne point laisser, en sortant de l'aveir,
De vaillezs sujets à mon Roy,
Des Deffenseurs à ma Patrie,
Dignes de mes lyeux au moins autant que moy?

Nonfort.

Avez-vous renoncé, Seigneur, au mariage?
Et n'êtes-vous pas encor d'âge
A pouvoir vous donner aux Postérité?

Bayard.

N'est-ce pas, ^{depuis} ~~mon~~ ^{pour} ces espoirs m'a flattés,
L'je. Seus qu'à l'hymen par luy je m'encourage.
Pour un aimable objet j'ay déjà de l'amour,
Et dès que de sa part j'y verray du retour,
Le dire en diray davantage.

Mais revenons à l'objet de vos vœux.
Êtes-vous aimé de la Belle?

Monfort.

Ouy, Seigneur, nous brûlons d'une ardeur mutuelle.

Bayard.

Qu'qui peut donc s'opposer à vos vœux?

Monfort.

Un Père avare, et mon peu de fortune,
M'empêchent d'espérer d'être à jamais heureux.
Dans les Occasions (et je n'en manque aucune)
J'ay beau ne me point ménager,
En vain, pour m'élever, au péril je m'expose.
On ne regarde icy comme fils d'Étranger.
A mon avancement ce titre seul s'oppose.
On n'ose compter sur ma foy.
Serisque, dans le Rang de simple Volontaire,
Et malvise, et le bien que me laisse mon Père,
Sans pouvoir dans l'Armée obtenir d'autre employ.

Bayard.

Je connois ta valeur extrême,
Brave Monfort, j'estime, j'estime,
Et pour mieux t'acquiescer au Roy,
Je veux prendre le soin d'avancer moy-même.

Mon Lieutenant est mort dans le dernier assault;
Pour dignement remplir la place,
C'est toy l'homme qu'il me faut.
Recey-là, c'est me fairez grace.
Oien, mon amy, que je t'embrasse.
Que ne t'ay-je revu plus tôt?

Monfort.

Encourage, Seigneur, par cette grace-insigne,
Desormais dans tous les combats

Je jureray de le près vos pas,
Que j'espère à la fin pouvoir m'en rendre digne.

Bayard.

Ca, Mon fort, à propos, sans trop être indiscret,
Puis-je savoir le nom de ta belle maîtresse?
Pour vous dire, tu le vois, mon ami s'intéresse.

Non fort.
Dis-je ^{avec} vous jamais avoir aucun secret?
Mais comme ce secret est pour nous d'importance,
J'ose de vous, Seigneur, humblement implorer
De garder là-dessus une fidèle silence.
Elle m'a fait tantôt jurer
De ne le jamais déclarer.

Bayard.

Sage précaution. J'approuve la prudence.
Et croirais te faire une offense,
En voulant te proposer de trahir ton serment.
Le premier devoir d'un Anant
Est la parfaite obéissance.

Garde ton secret. tu fais bien.
Par là tu m'avertis de te celer le mien.
Si l'on n'est affaibli d'un succès favorable,
On doit toujours se taire là-dessus.
Car il n'est jamais honorable
Qu'on vienne à savoir un refus.

D'ailleurs, plus ton espoir te flatte,
Plus si je te voyais trahir,
Je haïrais quelque jour ton ingratitude,
Et mon âme résignée au chagrin de te haïr.

Où, ^{cher Anant} ~~mon Anant~~ va consoler ta Belle.
Qu'elle aille cœur de tes Bretons ingrats,
Lui portant cette nouvelle,
Dont elle pourra faire cas.

Reviens après au Bal; c'est moi qui t'y convie,
Si tu le peux, au moins, sans nuire à ta Santé.
Tu relèves de Maladie?

et Nonfort

Je vous jure, Seigneur, que de ma vie
Je ne me suis si bien porté.

Scène VI.

Bayard seul.

A part, content de moy: j'en ay l'ame ravie.
Mais le jour s'affoiblit, avant qu'il soit plus tard,
Je dois songer à mon départ.
Le Bal n'est pas ma seule affaire.
Ah! bon, voilà Frontin, par un heureux hasard.

Scène VII.

Bayard, Frontin.

Bayard.

Frontin, va chez St Pol luy dire de ma part
Que sa présence icy m'est nécessaire,
Puisque j'ay fait Roy du Bal;
Que par un ordre exprès chez notre Général
J'allois incessamment me rendre;
Qu'on commence toujours à danser, sans m'attendre;
Et puis, reviens icy, j'auray besoin de toy.
Mais à-propos, Frontin, dy-moy:
Dans les occasions où mon devoir m'en gage,
D'un homme de ton art on a grand besoin;
Lorsqu'on est au combat, d'en est-on pas loins?

Frontin.

Et moy, Gascon? Seigneur, ce doute est un outrage.
Gascogne, Languedoc, Provence, Dauphiné,
Sous ces heureux climats tout homme est brave-né.
Tout l'admirable mérite est d'être
Peuple à la gloire destiné.
Ne craignez pas que Frontin y déroge;
Je brûle de vous le prouver.

Bayard.

Pardieu. Cours chez St Pol, et vien me retrouver.
Fin du Second Acte.

Acte III.

Scene I.

Julie, Clarice.
Clarice.

Depuis tantôt, ma sœur, je vous trouve plus belle.
Vous avez certain air doux, niant gracieux,
Une pointe d'amour dans vos yeux étacés.
Votre visage en un mot, vous s'ad mieux.
Pour plaire, il n'est rien tel qu'un air un peu joyeux.

Rendez-en grace à notre mère.
Depuis que par ses soins Monfort s'est votre ardeur
Julie, allons, soyez sincère.
Ne vous sentez-vous pas de moitié plus légère.
Ce secret-la pèse bien sur le cœur.

Julie.

Vous ne vous trompez point, plus d'un plaisir me flaire.
Sans blesser du devoir l'angoureuse loy
Monfort est par ma bouche assuré de ma foy
J'en ay plus le chagrin de luy paroitre ingrate
Et c'est déjà beaucoup pour moy.

Par l'air me trouvant engagée
Et chercher les moyens de calmer son amour
J'en est venu dans la teste en ce jour
En dessein, dont je sens mon ame soulagée.

Puisque je dois aimer, n'aimons point à moitié.
Le Chevalier me marque une tendre amitié.
J'avois, de notre amour luy faire confiance
C'est fonder sur luy ma plus sûre espérance
Bon amy de Monfort, il en aura pitié.
C'est ce que dans le Bal en secret je vous fave
Il va devenir notre appuy.
Il a tout pouvoir sur mon Père.
Sa fortune dépend de luy.
Voilà ce qui me rend si contente aujourd'hui.

Clarice.

Bon, courage, ma Sœur. J'en serois m'en faire,
L'amour vous embellit, mais de plus vous éclaire.
Et vous mettez par là votre affaire en bon train.
Notre Père, à Bayard doit craindre de déplaire.
Vous l'avez dit, il tient tous les biens dans sa main.
Vous avez oublié qu'il est un peu vilain.
Contre le Savoy Monfort plus de colère,
Son amitié lui devient nécessaire.
Votre hymen est plus que certain.

Julie.

Dois-je rougir, en avouant ma flamme,
D'une si juste passion?
Lorsque pour lui plein d'admiration
D'une pareille ardeur le chevalier s'enflamme?
Ah! si l'on doit aimer un jour,
Quel plus digne penchant peut naître dans mon ame?
Comment mieux placer mon amour?

Clarice.

Il est vrai qu'il est tout aimable:
En mettant même à part ses solides vertus,
On trouve en lui quelque chose de plus,
Qui le rend un homme adorable.
Eh! par où blâmer votre choix?
Il reçut le jour d'un François,
Il en hérita les manières.
Ayant avec cela le cœur Italien,
Pour être Amant parfait, il ne lui manque rien.
Car les deux qualités en amour les premières,
Sont, de plaire, d'abord, ensuite, d'aimer bien.
Du mien, ma Sœur, que vous en semble?

Julie.

C'est un très aimable garçon,
Et vous serez fort bien ensemble.

Clarice.

En joyeux étourdi, bien franc, bien sans façon.

Julie

Bon amy des Bayard, ce titre est honorable:
Homme d'honneur, vaillant au suprême degré,
Et qui tient dans l'Armée un rang considérable:
Il est tout à fait à mon gré.

Clarice

Ma chère Sœur, que vous êtes charmante!
Je vous aime plus que jamais
Votre approbation m'enchanté.

Allons, tout flatter nos souhaits.

Livrons-nous de bon cœur à la joie.

C'est pour nous à présent que les plaisirs sont faits.

Pour comble de bonheur, nous irons vivre en France.

Ce n'est que là qu'ils sont parfaits.

Julie

Défaites-vous de ce cœur exécrable.

Croyez qu'auprès de ce qu'on aime,

En tous lieux on est toujours bien.

Clarice

Mais comment donc, ma Sœur? Vivre en France, n'est-ce pas?

Julie

Mais quelle raison vous engage
À souhaiter si fort d'aller vivre à Paris?

Clarice

C'est qu'à bien moins de frais à Paris on est sage,

Et qu'icy la vertu s'achète à trop haut prix:

Aucun plaisir ne nous en dédommage,

Rien n'aide à résister à la tentation.

Diversité d'objets en France nous soulage,

Et fait bien moins d'impression.

De plus, icy, très-souvent nous s'échape

Le moment favorable; et quand on le rattrape,

Il cause plus cent fois d'émotion,

Qu'en des lieux où l'on a souvent l'occasion.

Pour voir d'une Beauté l'âme déterminée

Aux tendres desirs d'un Amant;

En Italie, il ne faut qu'un moment;

En France, quelque fois il faut plus d'une année.

Un grand homme
Julie

Garder- vous que l'on n'entende ces discours.
Muy feroient penser que chez vous la sagesse
A besoin de quelques secours.

Clarice

N'apprendroit du moins que contre les amours
Trop de précaution en tout País nous blesse.

De plus, Pour des plaisirs, à Paris il en pleut,
Et l'on a le bonheur suprême
De garder son honneur soy-même
Et d'être sage, tant qu'on veut.

Julie

Comment donc? vous me semblez croire
Que de ne l'être pas, en France il soit permis?

Clarice

Non; mais quand on l'est à Paris!
A sa propre vertu le Sexe en doit la gloire,
Non aux soins inquiets qu'en prennent les Maris.

Croyez- vous fort aisé d'être en ce País;
Où par leurs maximes jalouses,
En femmes d'un mis hibouces,
Les Maris tiennent leurs épouses
Toujours recluses dans des trous?

Elles n'ont de plaisir en ce País barbare
Qu'elles puissent compter certain
Que d'entendre un époux le soir et le matin
M'extasier au son de sa Guitarre
Improvisant quelque chanson bizarre,
Chantant, et sautant par refrain,
Plin, plin, plin, plin tin plin, plin plin plin tin plin, plin
Ah, le beau plaisir qu'il est rare!

Julie

Traitez, ma Soeur, plus favorablement
Les gens de la pauvre Patrie.

On aime ici longtemps, et tendrement,
Et très souvent, toute l'Inde.

Clarice.

Quelque fois tant qu'on s'en amuse
Le bien qui vient, votre Amant.

Scene II.

Konfort, Julie, Clarice.

Konfort.

Partagez le plaisir d'un espoir qui m'enchaîne,
Amables Sœurs. Tantôt, von la pointe du jour,
En occasion éclatante
Pourra Favoriser ma gloire, et mon amour.

Clarice.

Bon, ma Sœur, heureux et nouvelle!
Aujourd'hui tous les biens vous viennent à la fois.

Konfort.

J'apprends d'un Lapon, mais d'un des plus adroits,
Et plain pour moy d'un véritable zèle,
Qu'un ^{gros} convoi, d'argent doit passer près d'icy.
J'en suis sûr le fait pleinement éclaircy.
Je Nay la route qu'il doit prendre;
Le temps auquel on doit l'attendre.
Jamais succès ne fut plus sûr que celui-cy.
D'en pouvoir profiter j'ay l'entière espérance.
Quand j'auray les gens qu'il me faut.
Le Chevalier est-il là-haut?

Julie.

Nous l'attendons avec impatience.

Konfort.

Je ne puis luy parler trop tost,
Et j'en vais le chercher ailleurs en diligence.
S'il répond à mes vœux, comme je le prouvy,
Trente mille Ducats demain, seront à moy.
Adieu. Pour m'arracher je me fais violence.
Allez, il est déjà tard.

Julie.

Restez pour un moment, cela m'est d'importance.
J'ay besoin d'un conseil avant votre départ.
Ce conseil comme vous me prouvy.

Vingt-quatrième
Je veux pendant le Bal, en Secret, à Bayard
faire avou de notre tendresse.
N'est trop votre amy, pour n'y pas prendre part.
Vous me tiendrez compte, Sans doute,
De ce qu'un pareil effort coûte.

Monfort.
Près du Sage Bayard doit-il vous alarmer ?
Julie.

Quand il Saura que je vous aime,
Je ne crains point qu'il puisse m'en blâmer.
Ne jugera par luy-même.

Monfort.
Par cet avou, Vous allez le charmer.
Tantôt de votre nom il vouloit s'informer
Tout prest à m'avouer celui de la Kaitresse;
En ma faveur pour vous son ame s'intéresse,
N'est impatient déjà de vous aimer.
Mais je n'ay pas le temps de rester davantage.

Julie.
Partez, allez, Monfort, vous reviendrez vainqueur.
Votre amour et votre Valeur
M'en donnent l'assuré présage.

Scène III.

Mad^e Marc. Julie. Clarice.

M^e Marc.

Mes chers Enfans, je meurs d'impatience.
St Pol ne paroît point. Qui peut le retenir ?
On murmure là-haut. Déjà la nuit s'avance.
On l'a fait Roy du Bal. Quand y veut-il venir ?
Quand il Sera temps de finir ?

J'ay fait tantôt partir en diligence
Un de nos Estafiers, pour le chercher chez luy.
Centre chagrin. Ce Coquin-là, je pense,
Ne veut revenir d'aujourd'huy.

Ce Soir, pour me combler d'unuy
Tout semble estre d'intelligence.

de charice, ~~le~~

Et vous, pourquoy vous écarter du Bal?

Clarice

Moy, Madame, j'en suis pour estre déshonorée
D'un insupportable Animal
Du Podestat, qui toute la Soirée
A fait auprès de moy le Jaloux, le brutal
Et par complaisance, Julie
A bien voulu me tenir compagnie.

M. Marc

Nea est Sorty, par bonheur,
L'air triste, renfrogné, grandeur
Ne craignez plus qu'il y revienne.
C'est pourquoy toutes deux, soyez de bonne humeur.
Ne vous réglez point sur la miame.

ambrosio charice

Madame, voulez-vous nous voir des airs Contens?
Ayez-le donc ~~mince~~ aussy.

M. Marc

Bon, n'y prenez pas garde.

C'en est pas vous que mon chagrin regarde.
Je grande pour tuer le temps.

Cà, mes filles, que l'on s'apprete
A bien faire honneur à la feste.

C'est sur tout à Bayard qu'il faut plaire, en ce jour
De luy dépend nostre fortune.

Eh quoy? d'entre vous deux n'en seroit-il point une,
Qui pût luy donner de l'amour?

Clarice

Ah! pour ma Soeur, je réponds d'elle:
Elle a l'air aujourd' huy tout-à-fait gracieux.
S'en lavis jamais si belle.

Elle doct enc hanter ses yeux.

Ouy, Madame, que dans la feste,
Dès qu'il sera venu, ce Soir,

Vingt-cinq
Elle aille près de luy s'asseoir
Avec son air insinuant, honneste,
Soutene de tous ses appas,
Et ne les importune pas.
Le garantit, au bout du teste-à-teste,
Le chevalier pris dans ses laços.

M. Marc

Julie
Examinons ^{un peu} votre stature,
Et voyons s'il n'y manque rien.
Ca, commençons par la Coiffure.
Elle vous va, et me semble, assez bien.

Mais vous avez un corps de robe
Qui monte d'un grand doigt trop haut.
C'est autant d'agremens que cela vous dérobe.
En avez-vous plus qu'il ne vous en faut?

Ces corps si haut sentent la vieille mode,
Ils renferment trop l'emboîment.
Suivez la nouvelle méthode.

Tenez-vous droite; et ne vous voutez point.
Songez bien qu'il faut qu'une fille
Ne perde jamais rien de ce qu'elle a d'appas.
C'est par l'emboîment que l'on brille.
C'en pourquoy ne l'enterrez pas.

Gardez-vous bien de luy d'ice.
~~Mais ne parlez pas aussi trop compressée.~~
~~du chevalier.~~
Toujours près de Bayard un aimable enjouement,
En regard ^{avec} ~~promettant~~ ^{une} ~~manière aisée.~~
Enfin, si vous pouvez, faites-en votre Amant.

Julie.

Je vous obéiray, Madame, assurément:
Je m'y sens aujourd'hui tout-à-fait disposée.

M. Marc. ^{approuvant les tra. d'ingr.}

Et moy, je sens ma patience usée.
Ah ciel! quand donc viendront nos gens.
Mes filles sont pourtant, ce me semble, assez belles.
Ch! Comment des François. E. polis. Si galans,
S'emprassent-ils si peu de s'en rendre auprès d'elles?
Depuis quand en amour. Int. ils. si négligens?

Clarice.
Voici déjà S^r Pol, Madame, patience.

Scene IV.

M^r Marc, Julie, Clarice, S^r Pol.

~~Je vous baise d'abord.~~
S^r Pol.
Bon-jour, belle Maman, je vous baise d'abord.

M^r Marc.
Tout beau, S^r Pol. nous, mais sans extravagance.

S^r Pol.
Nullez-vous vous fâcher plus fort,
On accorde un baiser, c'est notre mode en France,
Soit devant, soit après la danse.

M^r Marc.
Ah! si c'en est la mode, j'ay fort
Mais pour ce soir je demande dispense.
Excusez-vous plutôt sur votre négligence
Deviez-vous arriver si tard?
Qu'avez-vous fait de votre Amy Bayard?

S^r Pol.
Bayard! Je ne l'ay vu d'après midy, je pense.
Frontin, chez notre Général
M'a dit qu'il m'a choisi, pour estre Roy du Bal.
J'ay pris la chose en raillerie,
Car il sçait bien que je danse assez mal,
Et que ce plaisir ne flatte peu mon ennui.
J'y viens, mais pour la Compagnie.
Comment donc? n'est-il pas icy?

M^r Marc.
Non, vrayment, pas encor, dont je suis fort surpris.

S^r Pol.
Où est-il, mais il en bien tard, que veut dire ceci?
N'a-t-il point, cette nuit, formé quelques entreprises?
Fait quelques tours de son métier?
Car du fait il est coutumier.
Je prévois dans cette escapade
Quelque nocturne canotade.

Vingtième

SCENE V.

Les Acteurs précédens. Frontin, armé de toutes pièces.

Frontin.

Cadédis, pour le coup, ils n'échaperont pas,
Nous les tenons, ces bien-heureux Ducats.
Trente mille, ma foy, la somme est bien complétée.
Par le Seigneur Bayard et moy.
L'escorte ennemie est défaite.
Et nous venons de gôber le convoi.

Le Pol.

hé bien, je l'ay prédit, ne suis-je pas prophète?
Depuis quand donc, Frontin, te voit-on en Guerrier?
En Carque, en hatacres, en cuirasse, en armure?

Frontin.

Sachez, Seigneur, que j'ay plus d'un noble métier.
Par-cy, par-là, je suis Chirurgien, Barbier,
Où Conquérant, selon la conjoncture.

Le Pol.

Veux-tu bien nous conter ta dernière aventure?

Frontin.

Ouy-dà; Sans me faire prier,
Envoiez la vérité pure.

Trente mille Ducats, depuis long temps promis
Au Général des Ennemis,
(dont il avoit grand besoin, je vous jure)
Devoient passer par ces Pais.

Pour s'en assurer la capture,
Et pour en hâter le départ,

Qu'a fait mon Compagnon Bayard?

Depuis deux jours il fait répandre par la Ville
Qu'il donnoit le Bal aujourd'hui:
Et son dessein ce Bal estoit utile.

L'Ennemy, ne craignant d'obstacle que de luy,
De ce côté devenu plus tranquille,
Se croyant arrêté pour la nuit dans le Bal
a prévenu le temps, et montant à cheval.

Dès ce soir a passé fort près de l'embuscade,
Où nous l'attendions en repos.

Là, sur une belle Esplanade,
Qui pour escadronner s'est effortée à-propos,
Nous luy sommes tombés à dos.
Quant au combat où la valeur décide,
Je m'en suis rapporté sans peire au Chevalier;
Mais moy, que la prudence guide,
M'attachant d'abord au Soldat,
J'ay fixé mes regards sur le Cheval Mallior,
Que conduisoit le Thésorier.

Et mon terrible aspect, le Conducteur timide
S'est mis à fuir plus vite que le pas;
Mais, saisissant le Mallior par la bride
D'un coup de taille avec mon Coutelet,
Pour arrêter sa course trop rapide,
Je luy casse le tibia!
Crac, et voilà le Mallior bas.

Or le but de cette Victoire
Étant d'arrêter les Ducats,
Je croy que l'on m'en doit le profit et la gloire;
C'est dequoy vous ne doutez pas:
Et je retiens déjà ma place dans l'histoire.

M. Marc.

Qu'est devenu Bayard?

Frontin.

Je croy qu'en ce moment

Il se fait desarmer dans son appartement;
Car vous devez juger à la suite extrême.

M. Marc.

Courons, sur cet exploit luy faire compliment:
Je prétends de mes mains le desarmer moy-même.

Unz/jez/les

Scène VI.
Julie, Clarice.
Clarice.

Laissez-icy, ^{Mon fr. s'y fera bientôt voir.}
La nouvelle déjà doit estre répandue,
Il l'aura, sans doute, entendue,
Il y reviendra par devoir.

Julie

~~Je ne pourrai-je pas aller tout prier dans~~ d'espoir
Je conçois la douleur, elle doit estre extrême,
Mais si je puis l'espérer, un moment,
Croyez que dans ce moment même,
Je sauray calmer son tourment.
Mais hélas! qu'il est loin, ce moment que j'espère!
Que les vains inquiets de notre injustice, Mer
Y mettent de retardement!

Clarice.

Non, ma Sœur, votre crainte est vaine:
On heureux, sort vous le ramène,
Je l'ay prédit, et je le voy.
Adieu. Pour soulager l'âme,
Vous n'avez pas besoin de moy.

Scène VII.
Monfort, Julie.

Monfort.

Je scay tout. J'ay perdu l'occasion, Madame.
Jugez de l'état de mon âme.

Julie.

Il faut s'en courir, Monfort.
Qu'y a-t-il déjà ce coup vous accable?

Monfort.

Ah! Julie, est-il supportable?
En vain ma vertu fait effort
Non, je ne la sens pas capable
De résister aux traits de mon perfide sort.

Levy, je ne sçay quoy, que dans cette aventure
M'est du plus malheureux augure.

En Amy généreux, un zèle Protecteur,
J'ai plein pour moy d'une ardeur peu commune
- Prend son d'avancer ma fortune;
De ma perte luy-même est l'ennemi au cœur.
Est-il un plus piquant Malheur?

Un agréable espoir me flatte:
Et vous ma joye en éclate;
Et quand je crois atteindre au but de mes souhaits;
Un cruel contretemps, comme un coup de tonnerre,
Me frappe, m'abat, et m'attère.
M'en relèveray-je jamais?

Julie.

Avez-vous, par ce coup perdu votre courage,
Vos vertus, et votre valeur?

Etes-vous moins sûr de mon cœur?

N'a-t-il rien qui vous dédommage?

Que ne connaissez-vous combien il est flatté

De votre ~~amoureuse~~ sensibilité!

Pour vous conduire au but où votre cœur aspire,

La fortune tantôt vous présente la main,

Vous applaudissez le chemin;

Cette main qu'elle offre, elle vous la retire;

Et dans le vif chagrin que ce truct vous inspire,

Je m'applaudis de le connaître en ce jour.

Quel est l'exces de votre amour?

Tout le bien ne peut-il suffire.

Pour vous soulager à son tour?

- Malgré ces contretemps que le sort nous envoie,

Vous m'aimez, ~~et vous m'aimez~~ et j'estime un pays.

Que ce charmant plaisir a de puissants attraits!

Il change la douleur en joye.

Mon frère.

J'entends chez vous le cœur parler.

Que son éloquence me touche!

Vingt-huit
Que de fols Sentimens dans une aimable boucle
Ont de force pour consoler!

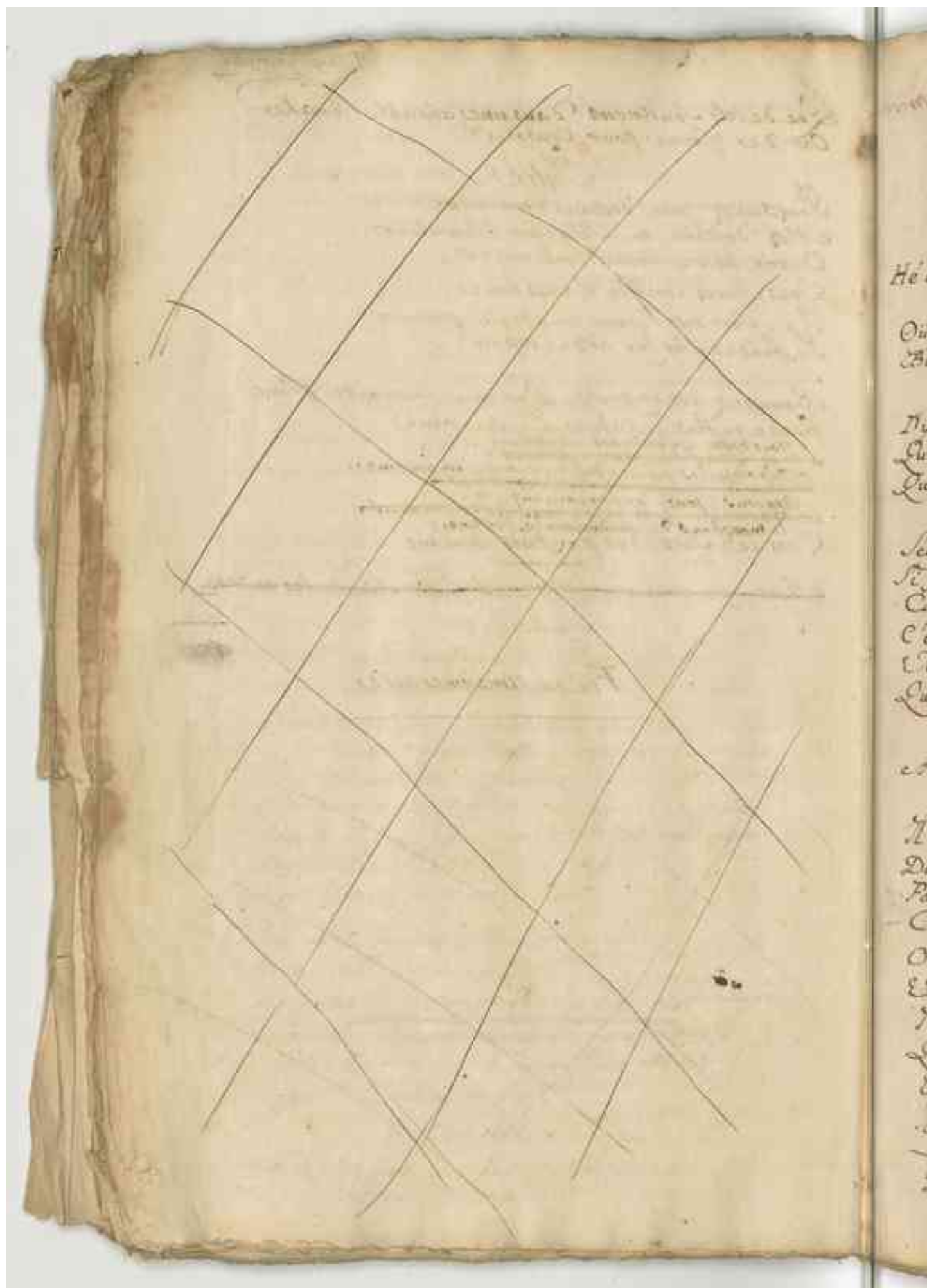
Julie.

Poursuivez mon dessein vous-même,
Allez demain au Seigneur Chevalier
Ouvrir votre Coeur tout entier.
Vous savez combien il vous aime.
N'a, sur mes Parens un absolu pouvoir:
Fondez sur luy notre espoir.

Banissez vos regrets. Que ma constante flame
Rende enfin le calme à votre ame.
~~Tous deux, vos durs sentimens
L'avez fait de moi
Des obstacles divers & plus des craintes importunes:
Mais sans que je sois de vous des vaines
Je crains pour les événements
Et de vous de la fortune
C'est le sort des parfaits Amans.~~

~~Mais, je crains une chose, il faut s'en aller les autres.~~

Fin du Troisième acte.



Vingt-sept
Acte IV.
Scene I.
L. C. Bayard, Frontin.
Bayard.

Hé bien ? Mon Lieutenant comit-il éveillé ?

Frontin.
Ouy, Seigneur ; et même habillé.
Bientôt vous l'allez voir paraître.

Bayard.
Dy-moy, Frontin, j'ay cru m'appercevoir
Qu'il estoit chagrin hier au soir :
Quel sujet auroit-il de l'estre ?

Frontin.
Seigneur, je vous le dirais bien ;
Si j'étais assuré qu'il n'en eût jamais rien.
Car il m'en feroit un reproche.
C'est que, cette nuit, vous et moy
Venons de luy souffler le profit du Convoi,
Qu'il comptoit déjà dans sa poche.

Bayard.
Ah, juste Ciel ! Ah, comme quoy ?

Frontin.
Il avoit reçu la nouvelle
Du Convoi, de l'escorte, et du temps du départ,
Par malheur pour luy peu fidele,
Car on croyoit qu'il partiroit plus tard.
Or n'imaginant pas le Bal, un Stratagème,
Vous voyant embarrassé,
Il a cru, ne pouvant exécuter vous-même,
Que par luy Lieutenant vous seriez remplacé ;
Et connaissant pour luy votre tendresse extrême,
Il vouloit dans le Bal tout bas vous emprunter
Les secrets qu'il falloit pour tenter l'entreprise
Dont il esperoit profiter.

Mais comme on a change l'heur, qu'on avoit prise,
Par vos soins vigilans cet avis uien^{te} reçu,
A renversé l'esperoir qu'il avoit mal conçu.

Bayard.

Si j'avois crû sa santé rétablie,
Hier au matin, quoy qu'il m'eust demandé,
Je l'aurois sans peine accordée.
Il seait que l'avancer est ma plus chere envie:
Il eust esté du moins de la partie.
Pourrois-je estre mieux secondé?
Ah, quel regret pour luy, le reste de la vie!

Frontin.

Il vient, Seigneur, je l'appercoy.

Bayard.

Je ne luy diray point que je l'escay de luy;
Ce seroit une perfidie.

Scene II.

L. C. Bayard, Monfort, ^{Frontin, qui se retire au fond du théâtre.}

Bayard.

Mon cher Monfort, je suis au desespoir
De ce que j'appris hier au soir.
Qui, may? j'ay fait tort à ta gloire!
Et ta fortune? et ton amour?
Je cause ta perte en ce jour.
O Ciel! Eh, l'aurois-je pu croire?
Non, il n'en sera rien. Espere mieux de moy.
Pour te dédommager autant que je le doy,
Du tort que t'a fait ma Victoire,
Si je ne puis en partager la gloire,
Que le profit entier au moins, en soit à toy.
C'est de quoy contenter un pere trop avaré.
Console-toy de l'erreur du départ;

*Souffrez, mon cher, que par là je répare
Le tort que l'a fait le hasard.*

Mon fort.

*Eh! comment reconnaître une faveur si rare,
Seigneur? Et qui croira jamais
Que l'on ait pu porter aussi loin les bienfaits?*

Bayard.

*Puisse-t-ils l'acquiescer l'objet de ta tendresse,
Et mettre ton cœur en repos!*

Voici Frontino fort à-propos.

Je prétends sur le champ acquitter ma promesse.

à Frontino.

Frontino, j'ordonne à l'Intendant

Que tout l'or du Convoy soit envoyé sur l'heure

Chez le Seigneur Mon fort, mon digne Lieutenant:

Conduis-le; tu sais sa demeure.

Et qu'il te donne, à toi, cinq cens Ducats,

Pour avoir mis le Mallier bas.

Frontino.

Cinq cens Ducats! Seigneur, puis-je assez rendre grâce?

Bayard.

Où, pars, obéis promptement.

Je te quitte du Compliment.

Frontino.

Tant mieux: le Compliment aussi bien m'embarrasse.

Scene III.

Le Bayard. e Montfort

Monfort.

*Ah! Seigneur, je rougis d'avoir peu mérité.
Un tel excès de générosité.*

Bayard.

Suis-je, mieux, placer ma tendresse?

Cent belles qualités, ta Vertu, ta candeur,

Tu rare modestie avec tant de valeur,

En toi tout me plaît, m'intéresse:

Je veux, faire, encor plus, et t'ouvrir tout mon cœur.

Le fuy parle tantost de ma secrète ardeur,
Apprend le nom de ma belle Maîtresse.

Monfort.

Vous estes donc bien sûr du succès de vos feux,
Puis que vous voulez bien m'en faire confiance?

Bayard.

J'y vois du moins une heureuse apparence.
L'adorable Julie est l'objet de mes vœux;
Et de doux préjuges fendent mon espérance.
He bien! que dis-tu de mon espoir?

Monfort, d'un air fin et tendre.

Seigneur, j'y reconnais toute votre âgèsse.

Bayard.

Qu'as-tu donc? tu pâlis: j'entends trembler ta voix.
~~Mon fort~~ par où, j'ay tort, je le confesse:
J'attiray de chez toy fait sortir trop malin.
C'est un roste de ta faiblesse;
Et j'en devois croire Frontin.

Monfort.

Ce n'est rien, Seigneur, elle a couru.

Bayard.

J'étois impatient de m'excuser à toy
Sur cette affaire du Emroy.
Ma faute vient de l'excès de mon zèle.

Monfort.

Ennuy de tout. Mais non, ce n'est rien, croyez-moy,
Evénement de grace à votre belle.

Bayard.

Et le moyen qu'un cœur se défende auprès d'elle?
Outro la ^{frappe} parfaite beauté
Juge combien je suis flatté
De l'excès de son tendre zèle.

Comme on croyoit d'abord ma blessure mortelle,
Mille vœux obligés et pleins d'activité,
Son chagrin, les fruyes, la tristesse éternelle
Attachent ^{à l'âme} mon âme à sa seule bonté.
D'elle, et de son aimable Mère.
J'étais deux ou trois fois chaque jour visite.

La joye enfin pleine et sincère
 Au doux retour de ma santé
 De mon heureux espoir fonde la sûreté.
 Fille d'ailleurs, d'une âme au dessus du Vulgaire,
 De mes combats avec ardeur
 Écoutant le récit, me forçant à le faire,
 Ah! Monfort, j'en suis enchanté:
 Je jure de ne pas la demander au Père.

Monfort

Elle a donc bien reçu l'offre de votre foy?

Bayard

Non. De l'exacte bienséance
 Je veux en tout suivre la loy
 Je sais, à ses Parens les égards que je doy.
 Pour luy parler d'amour, j'en attends la licence;
 Et malgré les bontés qu'elle marque pour moy,
 Jusqu'icy, sur mes feux j'ay gardé le silence.

Monfort

D'un si discret amour je prévoiy le succès.
 Oh! qui pourroit vous refuser Julie?

Bayard

Ce seroit m'arracher la vie
 Je sens que je l'aime à l'excès.

Autre Secret. S^r Pol, amoureux de Clarice,
 M'a chargé de la demander.

Quoy qu'en tel compliment je sois assés novice,
 Puis-je à mon bon amy refuser cet office?
 Il a bien fallu l'aider.

Pour toy, j'espère avec justice
 Qu'à tes feux à présent tout va bien succéder.
 Juge des transports de mon âme,
 En voyant chacun de nous trois
 Par mes loix, et tout à la fois,
 Acquiescer une aimable femme.

Monfort

Le plaisir sera grand, si jamais je le conçois.

Bayard.

Je vais donc m'employer avec un zèle extrême
à me procurer ces bonheurs.
Courd au plutôt hâter le bien de même.
Te l'en conjure ici de tout mon cœur.

SCENE IV.

Mon sort seul.

Quel Astre malheureux à mon destin prénides!
Le Sort qui m'élevait au comble du bonheur
Du mouvement le plus rapide
Me fait tomber dans un gouffre d'horreur.

O Fortune, à la fois cruelle et favorable,
N'épuisay-je aujourd'hui tes plus chères faveurs,
Que pour mieux sentir les rigueurs
Du destin le plus déplorable?

L'amour même a besoin pour soulager mon sort
De l'apparence de ma mort.
Ah! que n'était-ce une mort véritable?

Bien par pitié finir mes tristes jours,
O mort, je cède au malheur qui m'accable,
De mes cruels chagrins vien terminer le cours,
Ce n'est plus que de toi que j'attends du secours.

Que faut-il que mon cœur décide?
Seray-je tant ingrat? Seray-je amy perfide?
Perdray-je ma fortune? Vivendray-je mes feux?
Ma Raison n'a rien qui me guide.
Je voy de tous côtés un avenir affreux.

Mon Sort m'afflige moins encor qu'il ne m'étonne.
Malgré son extrême rigueur,
C'est de l'excès de mon bonheur
Que naist le desespoir où mon Cœur s'abandonne.
Que je suis digne de pitié!
L'amitié me ravit les biens qu'Amour me donne;
Et l'Amour dans mon ame, à tout tour enpoisonne
Les généreux bienfaits de sa tendre amitié.

Conscience

Scène V.
Monfort & Julie.
Julie.

Je vous cherche, Monfort, pour partager la joye
Des nouvelles faveurs que le Ciel vous octroye.
Fransin vient de m'en faire part.

Concevez-vous assez ce que ressent mon ame,
Quand je voy les bien faits du généreux Bayard
Favoriser si bien notre commune flamme?

Oùy, le riche présent qu'il vous fait en ce jour,
En hâtant notre hymen, augmente mon amour.
Son amitié le justifie.

Il ne l'accorde pas à tout;
Et par le cas qu'il fait de vous,
On juge de celui qu'en doit faire Julie.

Je crains que ce qu'il fait pour nous
Ne m'inspire à la fin un sentiment trop doux.

Oùy, je l'aime autant qu'il vous aime
Autant que vous m'aimez vous-même.
Vous devez en estre jaloux.

Monfort.

Que ne puis-je augmenter pour luy votre tendresse?
N'en est nul digne aujourd'huy.
Dans votre amour j'en interresse
Jusqu'à sacrifier le mien même pour luy.

Julie.

Que parler vous de sacrifice?
Ce sentiment ici vient-il bien à propos?

Monfort.

Oùy, vous méritez un Héros.
Et vous céder à luy, c'est vous rendre justice.

Julie.

Le feriez-vous? Sont-ce là vos souhaits?
Monfort, ma surprise est extrême.
Vous a-t'il témoigné qu'il m'aime?
Voulez-vous, de me le celer, luy payer ses bienfaits?

2 Ce grand zèle me blesse, et mon amour murmure,
Vous entendait parler d'un ten. *Si Sincère*.
D'où naist le noir chagrin qui règne dans vos yeux?
Tout me paraist en vous du plus funeste augure.
Vous poudiez de secrets soupçons,
Qui font naître en moy mille alarmes.
Déjà je crois jouir d'un bonheur plein de charmes,
Tout favorise nos desirs,
Et vous me disposez à répandre des larmes,
Quand je viens avec vous partager vos plaisirs?

Mon sort

Puis-je trop m'applaudir d'un reproche à tendre?
Non, cessez de vous allarmer.
Rayard ne peut jamais assez vous estimer.
C'est l'hommage éternel que chacun doit vous rendre:
Mais quand l'amour pour vous auroit pu l'enflammer,
Serois-je premier à veoir vous approcher
Un feu, pour mon repos meilleur à supprimer?
Non; une autre raison rend mon ame distraite:
Mon bonheur trop soudain m'étonne, m'inquiète;
J'ay peine à le bien concevoir.
Un chagrin inconnu trouble un peu mon espoir.
Ch. ne savez-vous pas que souvent on soupire
Par des raisons qu'on auroit peine à dire?

Julie

Non, vous les cachez vainement;
Non, je ne reçois point une si faible excuse.
Ce n'est point à l'air d'un Amant
Qu'une tendre Amante s'abuse.

Mon sort

On vient; retirons nous

Julie

Je nuy par tout vos pas

Non, je ne vous quitteray pas,
Sauf connoître d'où naist votre mélancolie.
Faites-vous donc si peu des cas
De rassurer la tremblante Julie?

Scène VI.

Le C. Bayard Le Sgr. Marc

c Marc.

Seigneur, c'est beaucoup m'honorer
Que de vouloir estre mon Gendre.
C'est à quoy je n'ay de ma vie aspirer.

Quant au Seigneur S. M^l, il a beau soupirer,
A l'hymen de clance, il ne doit point prétendre.
Vous pouvez le luy déclarer.

Pour vous, vous méritez ma fille,
Comme elle est digne aussi d'un si parfait Epoux.
Mais qu'un autre François en foy dans ma Famille.
Non, car à parler net, il me déplait tout.

Bayard

Ch. ~~mon amy~~ Seigneur Marc,
qu'a donc fait ma Patrie
Pour vous tant inspirer contre elle de courroux?
Où du moins tant d'antipathie?

Ouy, pour quoy nous haïssez-vous?
Nous, qui brûlons pour vous de zèle?
Et qui vous recevons chez nous
D'une amitié Sincere & fraternelle?

Qu'un étranger intente une querelle,
Et quel qu'un de n^{os} gens, et la luy fasse à tort.
Du party du premier nous nous rangeons d'abord,
C'est nôtre pente naturelle.
- De toutes les raisons nous demeurons d'accord;
L'ainé le François on appelle.

De l'hospitalité, nous sommes le modèle.

c Marc.

Ouy, vous êtes polis, obligeans, généreux.
Tous ces procédés sont louables.
Mais par d'autres penchans, avec nôtre peu semblables,
Vous devenez pour nous des Hôtes dangereux.
Nous autres, nous aimons nos femmes à la rage.
Par là nous vous craignons, car on dit qu'aujourd'huy
En France on suit un autre usage:
On aime mieux celles d'autrui.

Bayard.

Comment donc, Seigneur Marc, vous tirez sur les nôtres ?
Je crains fort que le trait ne retombe sur vous.

Ne peut-on les aimer, sans en estres jaloux ?
Par-là, nous les rendons plus sages que les vôtres.

Pour aimer bien, imitez-nous :
Soyez plus tranquilles Epouse.
Les Argus surveillants, les Prisons éternelles,
Ne sont nullement de leurs goûts.
En vain vous redoublez les grilles, les verroux,
Les Danaë n'en sont pas plus fidèles.

Marc.

Votre esprit obligeant vous fait plaider pour elles.

Bayard.

Non, c'est leur triste sort qui doit faire pitié.
Votre injustice est sans seconde.
De quel droit osez-vous, du monde
Rancher durement la plus belle moitié ?

Marc.

C'est un effet de bonne amitié.

Bayard.

Gardez-vous de penser que l'intérêt m'anime
A plaindre leur captivité.
Je ne marquay jamais près d'aucune Beauté
Que du respect et de l'estime.
Sans ces justes tributs qu'on doit à leurs traits,
Leurs coeurs ne sont point satisfaits.
Et la Vertu la plus sublime,
Contre vos soins jaloux, vos soupçons inquiets,
Conçoit un chagrin légitime
Dont vous-mêmes causez les malheureux effets.
La Contrainte souvent est la Mère du crime.

Marc.

Ces reproches, Seigneur, ne détruiront jamais
Les solides raisons du refus que je fais.
L'Amour n'a l'esprit ni la prudence
Que l'on reconnait dans les vôtres :

Elle risqueroit trop en France.
Un Père doit, sur tout, pourvoir à son honneur.

Bayard.

Votre haine pour nous, votre jalouse humeur,
Vous font de cet hymen un cas de conscience.
Mais ces fausses raisons ne vous excusent pas.

Marc.

Il faut donc déclarer le véritable cas.
Au Dédit, sans dot, je doy donner Clorice,
Sous peine d'un Dédit de Six mille Ducats.

Bayard.

Entre-nous, cet accord sent un peu l'avarice.
Mais il faut vous rendre justice:
Vous estes engagé, j'excuse l'embarras.

Marc.

Seigneur, pour vous parler encor avec franchise,
N'espérez pas ^{trouver de grands trésors} ~~trouver de grands trésors~~
Je suis très-noble, mais de cours que dans Venise
On appelle y Bisognosi.
Si j'en avois un peu d'intelligence
A faire profiter le peu que j'ay d'argent,
Et ne m'estois melle quelque fois de Finance,
Je suis bien loin de l'opulence,
Mais je serois encor beaucoup plus indigent.
Mon fonds est trop succinct pour dotter ma famille.
L'honneur plus que les biens illustre ma Maison,
Et je ne puis donner guere plus que ma Fille,
Pour m'acquiescer de ma Rancune.

Bayard.

Vain détour, inutile adresse.
Jesçay quelle est votre richesse:
Ce soin de la cacher sent son esprit Lombard.
Connaissez-vous à peu Bayard?
Voit-on en luy quelque avare folleuse?
Non, mon amy, gardez votre or.
En esprit, en appas, et sur tout en sagesse,
Je trouve dans Julie un assez grand trésor.

Marc.
A ce prix donc, Seigneur, comptez sur ma parole.
Pour le Seigneur J. Pol. Il faut qu'il se console.

Bayard.
N'ont-ils, expliquez-luy vos raisons du refus.

Marc.
Ah! Seigneur, oserais-je en face les luy dire?
Son aspect me rendroit confus:
Permettez que je me retire.

Scène VII.
Le Bayard. J. Pol.
J. Pol.

He bien donc, chevalier, comment vont nos amours?
Eut-on nous accorder nos Bells?

Bayard.
Pour moy, j'épouseray, je croy, dans peu de jours:
Mais je vais l'annoncer des fâcheuses nouvelles.
Le Seigneur Podestat, ton trop heureux Rival,
A fait avec le Pape un Vêtu qui l'arrête.

J. Pol.
Te le Ray de Frontin. Mais ce Vêtu fatal
Pourroit bien luy coûter sa Maîtresse et sa teste.

Bayard.
Eut-elle, non, c'est
D'annoncer mon Amy. La teste au Podestat!

J. Pol.
a luy-mêmes. j'en fais une preuve assez claire:
Pour le faire punir en criminel d'Etat.

Bayard.
De grace, Amant chagrin, apaise ta Colère,
Et garde-toy bien d'en rien faire.
Te le Ray la faute comme toy:
Elle peut estre pardonnable;
Et tu connois l'esprit du Roy:
Toujours très indulgent pour un Peuple coupable,
en res.

Entre les uns

Peuple, sur tout, rangé depuis peu sous la Loy.
De plus, par mes soins en paix
Le Roy qu'il vient une amnistie;
Le Général m'en assure; Sans quoy
Le Desein d'épouser Julie
N'aurois jamais pu naître en moy.

Ne parlons plus d'exercer des Vengeances.
Et loin d'examiner sa faute à dessein,
Il vaut mieux par des alliances,
D'un Peuple mal-content nous ramener le coeur.

St Pol

~~Soyez, mais je veux luy faire, pour~~
~~le Pédestat, du moins je prétends faire pour,~~
~~et me vanger sur ses finances~~
Et punir le coupable, au moins, par ses finances.
Luy bien faire payer mes droits,
Il en pas, ce me semble, injustice
De ses mains arracher Claxice,
C'est une charité.

Bayard.

Pour cela, je le crois.

St Pol.

Quand j'ay fait tantôt demander la Cour,
Je savois le Dedit. Prévoyant le refus,
Une Contremme Secrète
Me met en repos là-dessus.
Avec l'amy Frontin j'ay concerté l'affaire.
Luy, le Pédestat, et le Père
Vont tous trois se trouver icy.
Frontin, des plus adroits en pareilles manœuvres
Va luy faire avaler de terribles couleurs.
Mais retirons-nous, les voici.

SCENE VIII.

Le Sgr. Marc. Le Podestat. Frontin. ^{qui entre}
^{- c'est un moment de fin du Théâtre -}
^{- parler à St Pol.}

Marc.

Ca donc, qu'est-il besoin d'une plus longue attente?
Podestat, mon amy, & Clarice vous plaît.
Il faut hâter l'hymen; l'affaire est importante.

Le Podestat.

Très volontiers, m'y voilà prest,
Et j'en ay l'ame impatiente.
Il y va de mon intérêt.
Quelque maudit François m'enleveroit, par ploye.

hélas! Clarice! cher tendron! te tiendray je assez tost?
~~Elle en auroit déjà les joies.~~
Elle en auroit déjà les joies.
Mais où donc est Frontin, qui nous amène icy?

Marc.

St Pol l'arrêtoit, le voicy.

Frontin.

Ah! Seigneur Podestat, quelle affreuse tempête!
Quel déluge de maux vous menace en ce jour!
Châssiez de perdre la teste,
Où de céder bientôt l'objet de votre amour.

Le Pod.

Qui? moy? renoncer à Clarice?

Frontin.

A Clarice vous-même.

Le Pod.

Par quelle raison?

Frontin.

C'est qu'autrement St Pol vous déclare en Justice
Absent et convaincu de haute trahison.

Le Pod.

De haute trahison? Ah! mon amy, je tremble.

Marc.

Hélas! ay-je moins de frayeur?

Frontin.

Je vous amène icy pour y chercher ensemble
Les moyens de parer ce funeste malheur.

Le P^{re}.

Mais surquoy donc S^r Pol veut-il fonder sa p^{re}?
Qu'ay-je fait? Quel est mon délit?

Frontin.

D'une fautive découverte
Je vais en quatre mots vous faire le récit.

Quand nos François d'assaut entrèrent dans la Ville,
Les uns coururent aux plaisirs,
Les autres cherchèrent l'utile,
Selon leurs différents desirs.

Votre Logis ayant un fumet d'homme riche,
En de ces Coquins-là, très habiles furets,
Enfonça votre Cabinet,
Espérant, du Trésor y découvrir la niche,
S^r Pol arrive, et le prend sur le fait.
Le Dénicheur prend aussitôt la fuite,
Et laisse vos Papiers épars sur le Parquet.
Ces Papiers, par malheur examinés ensuite,
Ont découvert votre Secret.

Le P^{re}.

Ah! je suis perdu, c'en est fait.

Frontin.

Chut. Payez la Rancore, cèdez votre Maîtresse,
On jette les Papiers au feu.
Car autrement vous n'avez pas beau jeu.

Le P^{re}.

Mais Seigneur Marc, c'est vous intéresse,
Car c'est à vous à payer le Dédit,
Et ne me livrant point Clarice,
Puis qu'aussi bien vous êtes mon Complice.

Frontin.

Comment? vous, Seigneur Marc?

Le Pod.

Luy-même. A commun frain
Nous fimes tous les deux l'emplette
D'environ deux mille Mousquets
Et s'il y cherche une défaite
J'en ay de bons témoins tout-prêts.

Marc.

Ah! l'âche Amy, tu trahis nos secrets!

Frontin.

Par à Marc.

N'en ayez point l'âme inquiète
A en serai puni. Seul, je vous le promets.

haut, au Podestat.

Voici deux bons Conseils, suivez et l'un et l'autre.
Dechirez le Dédit, payez bonne rançon.
- Par là vous obtiendrez pardon.

Le Cas du Seigneur Marc est différent du vôtre.
- C'est l'argent seul, qui peut vous sauver aujourd'hui.
Mais Bayard et F. Pol. s'intéressent pour luy.
- Ses affaires, par eux vont estre rétablies
Quand on a des Filles jolies.
On ne manque jamais d'appuy.

au Podestat.
Voulez-vous sauver votre vie?
Allez déterrer vos Ducats.

à Marc.

Vous, Seigneur, Ordonnez à Cléice et Julie
De se mettre dans leurs appas.

Le Podestat.

Ah, quelle cruauté! quelle réclatence!
Dans quel abîme de tristesse
Me plongent aujourd'hui les malheureux François!
Barbares! Pouvez-vous me voler à la fois,
Et mes Ducats, et ma Maîtresse?

Fin du Quatrième Acte.

Acte V.

Scene I.

Mad^e Marc. Frontin.

M^r Marc.

Frontin, je suis au desespoir
D'apprendre mon Mary coupable.
Je ne le crus jamais capable
De commettre un crime si noir.
Au récit seulement de son complot infame,
S'entre d'autant courroucé, à luy déchirer l'ame.

Frontin.

Jusqu'à par bonheur il n'a point fait d'éclat.
Le chevalier même l'ignore,
Et je n'en saurois rien encore,
Sans le perfide Podestat.

Il s'agit à-présent, pour écarter l'orage,
De conclure au plutôt le double mariage.
Par là, nous appaiserons tout.

M^r Marc.

Que dois-je faire, dy-moy, pour en venir à bout?

Frontin.

Que faire? Ce qu'a fait le Podestat luy-même.
Comme Pol est seul qui sçait la trahison,
Il s'est tiré de ce péril extrême,
En payant de bon coeur une grosse rançon.

Mais au Chevalier offrir aussi la vôtre.

M^r Marc.

Le me tenez au double de l'autre.

Frontin.

À charge à Pol de faire les accords.
C'est bien moins l'intérêt que l'amour qui les pousse.
Pour peu que votre Epoux agisse avec noblesse,
Et fasse pour la Dot quelques légers efforts.
Du péril aujourd'hui je vous tiens dehors,
Vous pouvez ly forcer; vous estes la Maîtresse.

M^e Marc

Il seroit pour la Dot cent mauvaises farces.
Je prétends marier mes filles.

Et ce doit être un Droit des Mères de familles.
Que les Maris se mêlent des Garçons.

Je vais, pendant que je suis en Colère,
L'engager qu'aux Accords il ne paroisse pas,
Tirer pour la Rancune deux mille Ducats.
Ce sera de l'hymen un bon préliminaire.

Après, j'entamerai la principale affaire.
J'ay par bonheur encor tout mon bien en Contrats,
Dont j'ay voulu toujours estre dépositaire,
Et qui dans la besoin ne me manqueront pas.

Toy, va-t'en chercher le Notaire.
Pour peu que mon Epoux ou chicanne, ou diffère,
Hâ, hâ! nous verrons beau fracas.

Scene II.

Frontin, seul.

~~Madame Marc~~ ^{M^e Marc} a bonnes testes,
Et l'avare Lombard aura peu de crepes,
Qu'il n'ait accordé sa requeste
En lâchant les Ducats quels douloureux sanglots!

Mais je voy nos Amans paroître.
J'ay pitié du pauvre Monfort.
Je travaille à regret à luy faire du tort.
Mais quoy? Je dois servir mon Maître.
Qu'il s'en prenne à son mauvais sort.

Scene III.

Monfort, Julie.

Julie.

Enfin, Monfort, je sçay mon malheur et le vôtre.
Vous me l'avez voulu cacher.
Luis-je à présent vous le reprocher?
Devois-je l'apprendre d'un autre?

Crusé

Ah, je sone un si foible Coeur
Pour n'oser m'annoncer un Sujet de tristesse
Moy, qui vous rassure sans cesse !
Et de qui la constante ardeur
A si bien sçu tantost calmer votre douleur ?
Vous voilà retombé dans ce chagrin extrême
Et qui peut tant vous allarmer ?
Quoy ? dès que le Chevalier m'aime,
Dois-je cesser de vous aimer ?

Monfort.

Belle Julie, en vain de ce coup effrayable
Vous espérez me consoler
Et votre tendre pitié pour moy si secourable,
Seul, ne fait que redoubler
L'horrible tourment qui m'assaille.

Je vous perds. Ah, grand Dieu ! puis-je assez le sentir ?
Quelque douleur encor que mon ame ait souffert,
Des soins compatissans seavoient la rallentir !
Mais je sens à ce coup sur moy s'apesantir
Tout le Courroux du Sort : il empire mes pertes.
Non, rien ne peut m'en garantir.
Et l'affreux Desespoir laisse mon ame ouverte :
C'est un Arrêt du Ciel, il y faut consentir.

Julie.

Et quoy, Monfort, depuis quand sur votre ame
Cueurs-je perds mon pouvoir ?
Si vous sentez encor pour moy la même flamme,
Espérez : mon amour vous en fait un devoir.

Monfort.

Et comment croyez-vous possible
Qu'à vos propres chagrins je devienne insensible
Et que mon ame encor conserve quelque espoir ?
Quand je vous vois en butte à toute la Colere
D'un Pere qui me hait, d'une inflexible Mere,
Et puis-je ne la pas prévoir ?

Voudront-ils préférer mon aideur importune,
Et celle d'un Héros qui fût votre fortune,
Et tient la leur en son pouvoir?

Et puis - Hyl, ce Héros, son amitié trahie
Par la secrète perfidie
D'un trop indigne Amy, qu'il a comblé de biens?

Et l'autre - Hyl, fournis les moyens
De lui ravir le bonheur de sa vie?
En pourras-tu laisser la noirceur impunie?

Julie.

Ah! cruel, vous m'abandonnez.
Vous avez pour Bayard une attache plus forte.
Mes jours, que votre amour eut rendus fortunés,
A d'éternels chagrins vont être condamnés.
C'en est fait, l'amitié l'emporte.

Monfort.

~~Sil~~ injuste, pourquoi m'accuser de la sorte?
He bien? voyons. Que feray-je? ordonnez,
Et qu'allez-vous faire vous-même.
Quand ce Héros viendra d'éclater qu'il vous aime?
Quel moyen d'éviter cet aveu que je crains?
Pourrez-vous éluder l'autorité suprême
De vos Parents ingrats, injustes, inhumains,
Qui vont vous tenir dans des mains?
Par quel secret, ou par quel stratagème
Renverseront nous leurs desseins?

Julie.

Je vous aime, tout me doit faire
Ce mal doit vous rendre tranquille.
Contre mon cœur constant leurs efforts seront vains.
Mais moi, que d'une aideur et si pure et si belle
Vous aimez depuis si long temps,
Dis-je vous accabler d'une douleur mortelle,
Et pour prix de vos feux, d'amours et constants,
Former avec une autre une chaîne éternelle?
Peutenant de Bayard, cette charge nouvelle
Près de lui vous engage à faire votre cour.
Serez-vous donc le témoin, chaque jour,
De notre flamme mutuelle?

Verriez-vous dans les bras votre amante ;
Répondre à ses sanglots ; Couronner son amour ;
Ah ciel ! Pour un Amant quelle image cruelle !
Mon fort.

Jugez mieux pour lui de mon zèle.
Je ferois mon bonheur du bien
Et dans ce fin, ma chère Julie,
Puis-je oublier la distance infinie
Du mérite parfait du chevalier au mien ?
Et dois-je en n'avoir aut que moy-même,
Vous priver du bonheur suprême,
Que vas vous procurer un si cherhaute lieu ?

Julie.

Dans le malheur qui nous obsède
Mon fort, ne perdons point de précieux moments.
Hâtons-nous d'y trouver remède
Laissons-là ces beaux sentiments.

Dans un état sain, d'une sage Parente
Je vais implorer le secours,
Et la ^{pleine d'une heureuse} ~~pleine d'une heureuse~~ ~~pleine d'une heureuse~~ attente
De nos malheurs laisser passer le cours.

Ôtre illustre rival ne songe aut qu'à s'agloiser,
Occupe par des soins plus grands, plus sérieux,
Bicursort abandonnant ces lieux,
De mes foibles appas bannir la méchanceté.

Adieu, Mon fort. Bayard est trop homme d'honneur,
Apprenant ma fâcheuse nouvelle,
Pour oser dans cette retraite
Venir m'exposer son art d'armes.
Neu doit augurer le refus d'un cœur.

Scene IV.

c Mad. & Marc, Julie, Monfort.
c K. Marc.

Quitter ces vains projets, ma fille
Vous ne connaissez pas encor tous vos malheurs.

Mon fort, il faut entrer dans mes justes douleurs.
Pour la seconde fois, sauvez notre famille
Je vais vous confier le sujet de mes pleurs.

Mon malheureux époux doit trembler pour sa tête
Dans la rébellion accusé d'avoir part.

C'est un secret encor ignoré de Bayard.
Je puis par son hymen écarter la tempeste
Je vous presse de l'achever :

votre am

9
Vostre amour y devient contraire.
Il faut vous en guérir : l'effort est nécessaire.
Quand il s'agit de nous sauver.

Monfort

Dans cet instant, moy-même, cy, Madame,
Je parlois en faveur du Seigneur Chevalier.
Ne craignez plus rien de mes flâmes.
Vostre fille pourra sans peine l'oublier.

à Julie

Il faut céder, belle Julie,
La plus saine desseins vous en fait une Loy.
~~Il faut céder, belle Julie, la plus saine desseins vous en fait une Loy.~~
~~Il faut céder, belle Julie, la plus saine desseins vous en fait une Loy.~~
~~Il faut céder, belle Julie, la plus saine desseins vous en fait une Loy.~~

Julie

Mon Père est en danger ! Ciel ! Quel est mon effroy.
Madame, c'en est fait, vous serez obéie.

à Monfort

Monfort, tu m'as donné ta foy :
Te la rends-tu le vœu, je te doy
Dût l'effort me coûter la vie.

En risquant la vie pour moy ;
Peux-tu penser que je l'oublie ?
Dès ce moment fatal la mienne fut à toy :
En épousant Bayard, jete la sacrifie.
Adieu, mon cher Monfort.

Monfort

Eloignez-vous, Seigneur,
De votre présence évitez la douleur.

Scene V.

Mad. Monfort. Julie.

Julie

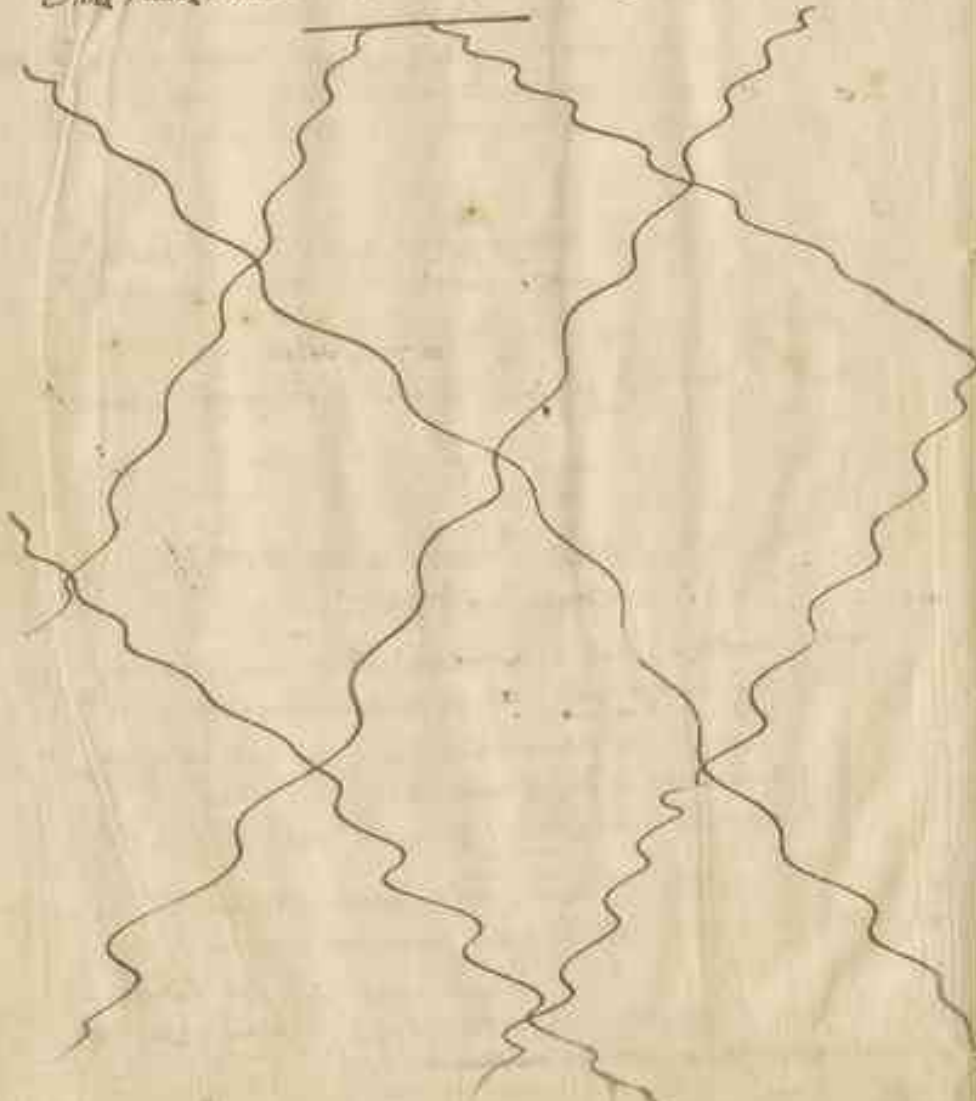
Sort cruel, je brave ta rage.
Rappellex enfin mon courage :
Non, tu ne l'as pas abbatu.
Ne craignez plus en moy de faiblesse, Madame.
J'enais au Chevalier livrer toute mon âme.
C'est un effort digne de ma vertu.

M. Marc.

J'attendois de vous, Ouy, ma chere Julie,
y recourrais votre grand coeur.
Partager l'Immortel honneur
D'un Illustre Hero, à qui l'hymen vous lie.
Il va combler votre bonheur.
J'hais la vaine gloire, effrayez mieux vos larmes.
J'avais vous l'ouïr, effrayez mieux vos larmes.
Il va vous faire icy les offres de la foy.

Julie.

Je reviens toute entière à moy.
Allez, allez, Madame, et soyez sans effroy alarmes.



Scène VII.

L. C. Bayard. Julie.

Bayard.

Malgré le nom fameux de Chevalier sans peur,
Je tremble, Divine Julie,
En venant vous offrir mon cœur.
L'édulcor ce qu'en en publie.
Ce titre me fait trop d'honneur.

Avant que de l'offrir, j'ay voulu l'apaiser
Au devoir d'obtenir l'aveu de votre Père.
Am'a. flatté de l'espoir le plus doux;
Mais puis-je m'y livrer sans être téméraire?

Julie.

Je vous dois un aveu sincère.
Vous allez être mon Epoux.
Ouy, Seigneur, soyez sûr de plaire.
C'est en cor plus pour moy qu'un Père, et qu'une Mère.
C'est Mon fort qui me donne à vous.
C'est moins d'eux que de luy que dépendoit Julie;
Depuis que s'exposant aux plus funestes coups,
Pour luy sauver l'honneur, il a risqué sa vie;
De luy, qui contre vous, Seigneur, a combattu,
Que l'on vit presque mort à vos pieds abattu.
Pardonnez quelques pleurs à mon ame attendrie:
Son malheur les monte autant que sa vertu.

Bayard.

Je vous dois à Mon fort? Oh! croyez-vous possible
Qu'à ce mouvement de pitié
En cet instant pour luy mon cœur soit moins sensible?
Et Mon fort vous donne à moy? quel excès d'amitié!
~~Plaignez la fille est, et pleurez luy, vous l'avez aimée,
Ne pourriez point l'aimer, elle est morte.~~
~~C'est digne des pleurs que vous versez pour luy.
Plait-il pour son malheur, mais tendez-vous pour luy.~~
~~Qu'il est de nous, mais croyez que pour luy, aujourd'hui
C'est moy que de nous luy en doit être aujourd'hui.~~
~~Le plus à plaindre.~~
~~Le plus à plaindre.~~

Oh! Depuis quand est né ce mutuel amour?

Julie.

Depuis que la Raison tous les deux nous éclaire.
Et cependant jus qu'à ce jour
Rond nous en souvenant fait tout à l'autre un mystère.
Ses yeux malgré moy l'ont flatté d'abord,
Ma bouche, au moins, a pris soin de le faire.

Bayard.

C'étoit donc vous que d'avarés Tyrans
Luy refusoient avec tant d'injustice?
Dais-je leur pardonner leur infame avarice?

Julie.

Ah! Seigneur, ils sont mes Pères.
Qu'en leur faveur mon amour vous fléchisse.

Bayard.

Sur des Sujets plus importants
Vôtre Père auroit bien dû craindre
Les plus sévères châtimens.
Mais malgré les rais ins que l'on a d'en plaindre,
Je ne changeray point pour vous mes Sentimens.
Non, ne craignez point ma Colère,
N'y rien de funeste pour luy.
En votre faveur, au contraire,
J'ay scû le tirer aujourd'huy
D'une assez dangereuse affaire.

Julie.

Seigneur, depuis qu'en ce moment
Mon Coeur plein de vos amours s'unit,
Conçoit une ferme espérance
De vous aimer toujours aussi parfaitement,
Que j'ay fait mon premier amant.

Bayard.

Luy, vous auriez pour moy le même zèle?
Pourrois-je me flatter d'un espoir si charmant?

Julie.

He las, Seigneur, en vous aimant,
A son ordre, du moins, j'eneste encor fidelle.

Depuis qu'il m'en a fait la loy,
C'est en vous Mon fort que je voy.

Barbard

~~Oh! C'est trop, Fille charmante~~ ^{Je n'ai plus d'autre, à vous adresser}
Vôtre incérite m'enchanter,
~~Et cet est grand de voir~~ ^{de vous en voir}
Pour combler mon bonheur extrême,
Allez au Seigneur Marc le confirmer vous-même,
Et par là le mieux préparer
à conclure, sans différer.

SCENE VIII.

L. C. Barbard - seul.

Que deviens ma raison? Je parle
Et promets de conclure.
Ay-je bien consulté mes secrets sentiment?
Me trouvoy-je l'ame assez dure,
Pour vouloir séparer de si parfait amour?

Mais quoy! Puis-je céder? Subir?
Que deviendrais-je, hélas! après un tel effort?
Pourray-je aussi l'arracher à Mon fort?
Oh! grand Dieu, quelle barbarie!
A mon amy, donneray-je la mort?

De mon double chagrin, quelle est la violence?
^{Fille digne} Fille digne, Eh quoy! dans ce choix je balance:
Devez-vous me le pardonner?
Voyons Mon fort. Pour me déterminer,
Je suis qu'il ay besoin eue de sa présence.
Frankin! Frankin?

SCENE IX.
L. C. Bayard. Frontin.

Frontin.
Signeur.

Bayard.

Cours chez mon Lieutenant,

Et lui dis de ma part qu'en ces lieux on l'attend
Pour une affaire d'importance.

Frontin.

Je vous le dire, sey, Seigneur, dans un instant.

SCENE X.
L. C. Bayard. St. Pol.
St. Pol.

Chevalier, l'affaire est finie,
~~Risais-je? Dient-ils à nos nobles?~~
~~Ces deux amants se vengent~~

J'ai l'épouse de mon maître, en fait d'homme.
~~Madame, j'ai une bonne amie,~~
~~Je l'ai rangée dans la maison,~~
~~Et rangé mon cœur à la raison.~~

Malgré la grande économie.

Mais qu'as-tu donc? Tu paroiss inquiète,
Enfoncé dans la rêverie.

Bayard.

~~Mais, St. Pol.~~
~~Quand on se marie,~~
De rêver, ça me semble, on a quelque sujet.
St. Pol.

hé mais, fille jolie et sage,
D'une famille illustre, avec beaucoup de biens;
Par de là je ne say plus rien.
Que te faut-il donc davantage?

A propos, j'oubliois que quant à la rançon,
Chacun la veut payer bonne, et la crainte en est cause
A venir te l'offrir la femme à disposition;
Attends de ses Ducats copieuse moisson.

Quarante-troisième
Ne va pas, à ton ordinaire,
Faire ici trop le généreux,
Ny refuser les offres de la mère.

Bayard.

Non, je veux tout recevoir d'eux,
Et j'ay mes raisons pour le faire.

Le Pol.

On vient. C'est elle justement,
Et nous allons finir, je croy, joyeusement.

Scène XI.

Le Bayard. Le Pol. Mad^e Marc.

Julie. Clélie.

M^e Marc.

Seigneur, avant toutes autres choses,
Il est bon de nous acquitter
Du tribut, que la Loy du Vainqueur nous impose,
De mes mains d'aigner l'accepter.

Douze mille Ducats de ma propre Caisse
Sont peu pour payer cette dette:
Faites nous la faveur de vous en contenter.

Bayard.

Madame, C'est m'offrir plus que je ne souhaite.
J'en ay jamais compté que vous me donniez rien:
Mais je m'attache à vous par ce premier lien,
Et c'en est de quoy, sur tout, mon ame est satisfaite.

M^e Marc.

J'ay pour terminer avec vous,
En plein pouvoir de mon loup,
Et l'ay dispensé d'y paroître:
C'est un chagrin que je veux m'épargner
Aime à chicaner, vous devez le connoître,
Aueviendra que pour signer?

Bayard.

Dispensez-moy de même, je vous prie,
D'entrer dans un détail pour moy trop humain respectueux.

Mon amy, j'est chargé de l'intérêt commun.
Il entend mieux que moy cette Ceremonie;
Et cependant je vais entretenir Julie.

Je Pol.

Nos deux intérêts ne font qu'un.

M^{re} Marc.

Venez donc, entre nous l'accord sera facile.

D'argent en banque à notre Hôtel de Ville
Nous avons cent mille Ducats;
Vous en aurez chacun cinquante mille
Qu'on va vous rembourser. En voici les Contrats.

Je Pol.

Madame, je ne puis le faire.
Belle Marquise, j'en ne le puis faire.
Vous agissez en tout d'un air si gracieux,
Qu'on ne sçait sans souvent qui l'on aime le mieux,
Où des Filles, où de lailleres.

Allons, au plus vite, un Notaire.
Chevalier, nous sommes d'accord.
Garde ceci, c'est ton affaire:
Et moy, voici la mienne.

Bayard.

Ah! j'appercey Monfort.

Scene XII, et dernière.

Le C. Bayard. Monfort. Je Pol. M^{re} Marc.
Julie. Clarice.

Bayard.

à Monfort.

Tien prends ce pacte à ma joye infinie;
Tien, mon amy, je triomphe en ce jour;
J'obtiens l'adorable Julie.
A ne man que plus rien au bonheur de ma vie;
Que de te sçavoir à ton tour,
Cum Satisfait en l'amour.

Monfort.

Seigneur, j'en suis guéri par un effort extrême.

À la fin, la Raison appelée au secours

M'a fait triompher de moy-même ;

Et j'enonce à l'hymen pour toujours.

Par une juste obéissance ;

La Belle que j'aimais fidelle à son devoir,

D'un plus digne Rival a couronné l'espoir.

Quand ce n'est point par inconstance ;

Qu'ay-je à me plaindre ? Un absolu pouvoir

A renversé nos espérances.

Ce qu'a voulu le Ciel, il faut bien le vouloir.

Barard

Puisque tu l'as si content d'avec elle ;

Ne me cache donc plus le nom de cette Belle.

Monfort

Comme c'en est par l'oubly qu'on peut se consoler,

De grâce, accordez-moy de n'en jamais parler.

Barard.

Mais qui pourra me consoler moy-même

D'avoir ainsi perdu les efforts que j'ay faits,

Pour te faire arriver à ce bonheur suprême,

Où depuis si long temps aspirent tes souhaits ?

Monforts.

L'amour, qui des effets de votre bienveillance

Étoit l'heureuse occasion,

Devenu dans mon cœur plus ~~raisonnable~~ passion,

Le livre tout entier à la reconnaissance.

En pouvez-vous attendre une autre récompense ?

Barard.

À la fin tu me fais pitié.

C'est trop contraindre un cœur qui dissimule.

T'abuse de ton amitié.

Te la connais, Monfort, cette ardeur qui te brûle.

Craël Amy, pourquoi m'as-tu trop bien caché
Un feu si beau, si pur, si légitime ?
Mon amour sans espoir m'aurait bien moins touché.
Je n'en servais encor qu'à la parfaite estime :
Mais tel qu'il soit enfin, il devient la victime,
Notre amitié l'emporte, et Julie est à toy.
Ce l'arracher seroit un crime,
Tu n'es pas tant d'un âge à te vaincre, que moy.

Recey la riche dot de ton aimable femme ;
Partage avec l'c Pol la Raison par moitié.
Ne crains plus de me part une importune gloire ;
Il n'en reste rien dans mon ame ;
Elle a rendu sa place entière à l'amitié.

Mon fort. *se jetant à ses pieds.*

Ah ! Seigneur, c'en est trop ; cette amitié m'accable !
Sous le poids des faveurs je ne puis résister.

Bayard.

La tiens par avance, a dû t'en acquiescer ;
Suffit au moins qu'à mon tour je puisse être équitable.
D'un bien qui t'est acquis, voudrais-je profiter,
Quand au prix de ton sang, tu l'as dû mériter ? # *Remoy.*

Le Pol.

Par ma foy, Chevalier, ce changement m'étonne.
Pourquoy Céder Julie à Mon fort ?
Elle, qui te charmoit si fort ?

Crois-tu qu'elle te le pardonne ?

L'effort est beau, généreux, éclatant,
Il mérite que l'on l'admire.

Mais quelque ardeur que la gloire m'inspire,
Clarice, par ma foy, j'en en ferois pas tant.

~~Clarice~~ Julie.

Non, Seigneur, cet effort ne doit point nous surprendre.
C'est d'un grand cœur le plus généreux trait
La marque d'un héros parfait.

